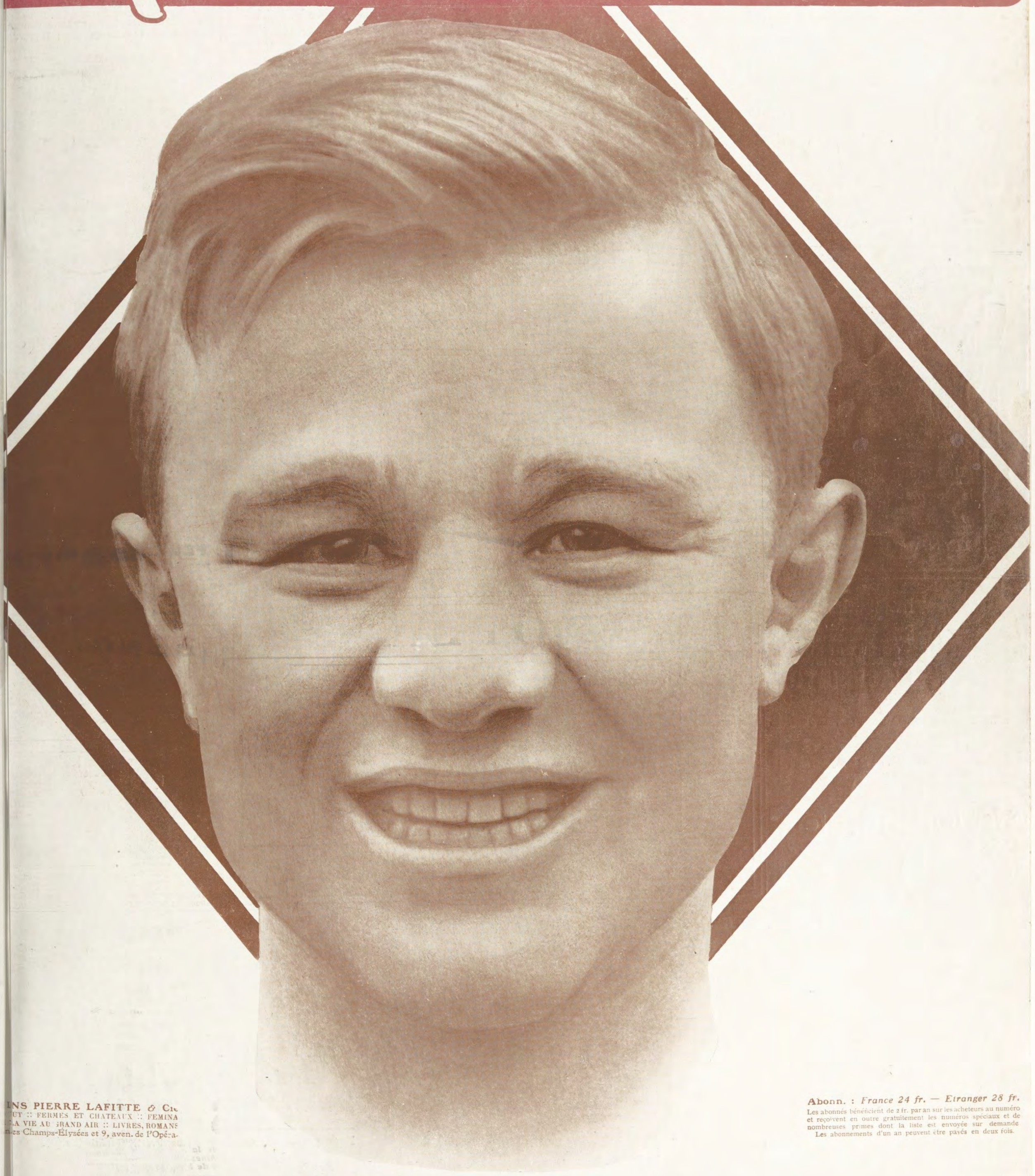
LA VIE AU GRAND AIR



BILLY PAPKE *Champion du monde des poids moyens.*

Billy Papke rencontrera ce soir samedi le fameux welter-weight Willie Lewis. Le titre de champion des poids moyens sera en jeu.

INS PIERRE LAFITTE & Cie
UT :: FERMES ET CHATEAUX :: FEMINA
LA VIE AU GRAND AIR :: LIVRES, ROMANS
es Champs-Élysées et 9, aven. de l'Opéra.

Abonn. : *France 24 fr. — Etranger 28 fr.*

Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande
Les abonnements d'un an peuvent être payés en deux fois.

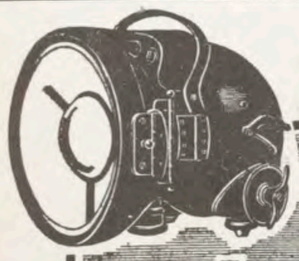
Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

FLIRT

PARFUM
ULTRA
PERSISTANT

ED. PINAUD

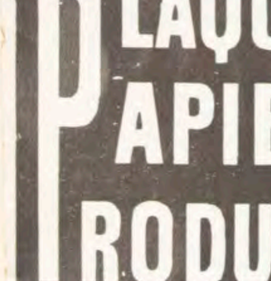
18, Place Vendôme . PARIS



Phares

BLÉRIOT

Demander
le Nouveau Catalogue
16, Rue Duret . Paris .
DYNAMO "PHI„



Plus de Chevaux boiteux

Suros, Eparvins, Courbes, Vessigons, Mollettes, Efforts, etc
SONT GUÉRIS RADICALEMENT

L'ASPLINTO

(de John **ASKHAM**, de Londres)
Indispensable aux chevaux de Chasse, de Selle, d'Armes, de Course.
N'INTERROMPT JAMAIS le TRAVAIL
Liniment idéal pour chevaux.
Prix : 3 fr. 75 — 6 fr. 50 — 9 fr. 25
En vente : Dr J. RENARD, 142, Av. de Clichy — PARIS
Brochure franco sur demande

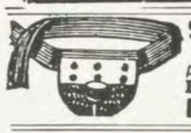
SAVON BELFLOR

L.T. PIVER
PARIS

POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Conservation, Blancheur des dents, Beauté éclatante des lèvres et de la bouche
Prix de la boîte, 2 fr. 50 franco.

EAU DENTIFRICE CHARLARD
Prix du flacon : 2 fr. 50
Pharmacie CHARLARD, 12, bd Bonne-Nouvelle

Ces deux produits, composés en 1765 par M. Charlard, prévôt du Collège des Pharmaciens de Paris, jouissent depuis cette époque de la faveur du public ; ils rendent les dents très blanches sans attaquer l'émail. — Pharmacie CHARLARD, 12, Boulevard Bonne Nouvelle, PARIS.

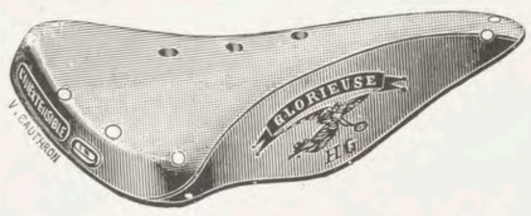


SUSPENSOIR MILLERET
élastique sans sous-cuisses, 2 fr. 50
pour VARICOCÈLES, HYDROCÈLES, CAVALIERS.
BANDAGES CURATIFS, BAS-VARICES.
LE GONIDEC, 13, Rue Etienne-Marcel, PARIS.

"A LA TOUR EIFFEL"
22f MONTRE argent, cuvette argent, à cylindre, 8 rubis, gar. 2 ans.
VOUILLARMET, fabricant d'horlogerie, ex-président de la Société des Horlogers.
85, Rue Battant, à Besançon (Doubs).
ENVOI des TARIFS et CATALOGUES GRATIS et FRANCO

LA SELLE DE COURSE

GLORIEUSE H.G. N° 76



Convient pour la Piste et la Route

Vous la trouverez chez tous les Marchands de Cycles, mais exigez bien les initiales **" H. G. "** pour éviter les contrefaçons.

PARCS ET JARDINS

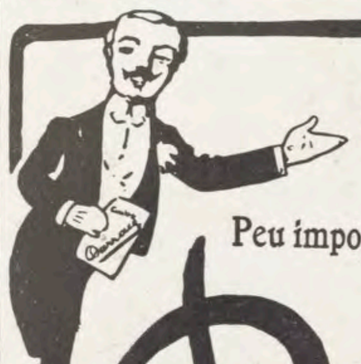
CRÉATION ET RESTAURATION
TRACÉS DE TOUS STYLES

E. REDONT

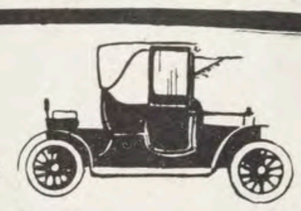
Architecte Paysagiste — Grand Prix
PARIS, 61, rue Louis-Blanc
le jeudi, de 10 heures à midi

ENTREPRISE GÉNÉRALE A FORFAIT
POUR LA FRANCE ET L'ÉTRANGER

Parcs de Sports ⌀ Terrains de jeux
Jardins de ville, de campagne
⌀ ⌀ ⌀ ⌀ et d'utilité. ⌀ ⌀ ⌀ ⌀



PLUIE ?
VENT ?
SOLEIL ?



Peu importe si vous avez un landaulet

Darracq

14/16 ch. - 4 cyl.
6.950 fr. - Châssis 5.000 fr.
CATALOGUE FRANCO
Essais chez tous les Agents de Darracq.

USINES A SURESNES

PRENEZ GARDE, M

vous commencez à grossir, et gross
vieillir. Prenez donc tous les jou
dragées de* THYROIDINE BOUTY, *et vot
restera ou redeviendra svelte. — Le
50 dragées est expédié franco par le **LABOR**
1, Rue de Châteaudun, Paris, contre mandat-po
TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT
en ayant soin de bien spécifier : ***Thyroïdi***

---

la voiture de touris
la plus pratique

Double Phaéton

GLADIATO

12 HP 4 cyl

Usines et Bureaux :
29, Quai Nationa
PUTEAUX (Se

A. FORNISY

---

50 Ans de Succès **LINIMENT GÉNI**

Plus de FEU — Plus de TARES

Seul TO
remplaçant l
sans douleur
poil. Guérison
sûre des ***Bo***
Molettes
Foulure
Engorgement
Suros, Ep

DÉPÔT : 165, Rue St-Honoré, Paris et dans les Princip

AÉROPLANES

Il ne suffit pas qu'un aéroplane soit bien étudié, il faut qu'il soit construit par une maison connaissant à fond le travail du bois, n'employant que des ouvriers de premier ordre, et aucune n'est mieux placée que VINET, dont les usines du quai de Seine, 44, à Courbevoie, se sont acquis une réputation universelle pour les roues et les carrosseries amovibles.

Tarif N° 38.

AÉROPLANES

BENGALIN

Peinture Email Perfectio

LA BENGALINE S'EMPLO
SUR TOUT & PARTOUT

AMBULANCES AUTOMOBILES DUPO
10, rue Hautefeuille, 10, PA

Tél. 818-67

Paris - Province - E
APPAREIL de SUSP
"breveté" évitan
secousse. — Pe
choisi et expér
Telephone 81
Adr. télégrap. DUPONP

PASTILLES DUBOIS Nutritives et Recon
(VIANDE et
cont. la ***Fatigue***, la ***Faim***, la ***Soif***, les ***Faiblesses*** et ***Maux d***
Boîte franco 1.25. TOURISTES-CYCLISTES, 25, *Gal. Viv*

Cycles, Tricars, Trivoiturettes

GRIFFON

Cycles Griffon
Courbevoie (Seine)

DÉTAIL
22, Av. de la
Gde-Armée.

PLAQUES PAPIERS PRODUITS LUMIÈRE

Le VADE MECUM du PHOTOGRAPHE
est L'AGENDA LUMIÈRE 1910
Envoi franco contre 1f10c adressé
à la SOCIÉTÉ LUMIÈRE à LYON-MONPLAISIR

" LE TOURISME A BICYCLETTE "

et " Comment apprendre à y monter ", renseignements indispensables aux cyclistes, suivis d'explications détaillées sur les modèles 1910 : Touriste légère, Course sur route, Piste, etc., publiés dans le catalogue I des

CYCLES CLÉMENT

Les 32 années d'expérience de la Marque et la vogue dont elle jouit, grâce à la solidité de ses machines et à leur douceur de rendement, sont la meilleure garantie de la qualité de sa fabrication.

Envoi gratis. 60, Grande-Rue, Pré-St-Gervais (Seine).

Tous droits de reproduction et de traduction sont réservés pour tous pays. Copyright in U. S. A. March 19 th 1910.

La Vie au Grand Air

ABONNEMENTS :
France, 24 francs. — *Étranger*, 28 francs.
Changement d'adresse : 0 fr. 75
Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande.
Les abonnements d'un an peuvent être payés en deux fois.

19 Mars 1910 — N° 600
ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & Cie
Direction et Rédaction : 90, av. des Champs-Élysées. Paris — Tél. 528-64-66-68
Salle d'exposition : 9, avenue de l'Opéra.
Messageries : 56, avenue du Maine.
Publicité : HUGUET-MINART & Cie 11, boulevard des Italiens.

PUBLICITÉ
Pages d'Annonces, la ligne .. .. 2 fr.
La page .. .. 600 fr.
Encartage.. .. .. 750 fr.

MAX DECUGIS, VAINQUEUR DU TOURNOI DE MONTE-CARLO

Les sports français viennent de remporter un grand succès sur la Côte d'Azur. Pour la première fois, en effet, la Coupe du tournoi de Monte-Carlo est revenue à notre champion, Max Decugis. Facilement, notre représentant a disposé de l'ancien champion d'Angleterre, J. G. Ritchie, par 6-3, 6-0 et 6-0. Il allait renouveler ce triomphe dans le tournoi de Menton, lorsqu'au cours de la partie, alors qu'il menait par 4 jeux à 2 et par 40 à rien dans le second set, il se tourna la cheville et fut contraint d'abandonner une partie presque gagnée.

AU PUBLIC PARISIEN

Par BILLY PAPKE

Le fameux Billy Papke, champion du monde des poids moyens, qui fera ses débuts en combat ce soir contre Willie Lewis, au Cirque de Paris, se présente au public parisien.

Billy Papke, champion du monde des poids moyens.

Billy Papke, qui rencontrera ce soir Willie Lewis, a les mensurations suivantes : taille, 1 m. 73; poids, 71 kilos 574; cou, 41 cent.; épaules, 116 cent.: biceps gauche, 28 cent.; droit, 30 cent.; avant-bras, 28 cent.; poitrine, 101 cent.; tour de taille, 77 cent.; cuisse, 52 cent.; mollet, 36 cent.; envergure, 1 m. 80. Nous donnons ci-dessus plusieurs clichés représentant l'entraînement de Billy Papke qui travaille à Maisons-Laffitte chez l'entraîneur Lawrence, et la photographie de son frère et dévoué manager, M. Edward Papke.

C'EST avec un très vif plaisir que je fournirai ce soir mon premier combat en France. A vrai dire, ce sera la seconde fois que je paraîtrai devant le public parisien puisque, déjà, au Gala Sportif organisé par mon adversaire d'aujourd'hui au théâtre Femina, j'ai fourni une exhibition contre deux hommes se relayant. Et c'est justement à cause de cette réunion que je veux m'adresser à ceux qui, je l'espère, viendront m'applaudir au Cirque de Paris.

Puisque des reporters en mal d'informations ont eu le manque de tact d'ébruiter un incident qui aurait dû rester secret, je tiens à reparler de cette affaire qui, mal interprétée, pourrait me faire le plus grand tort. Oui, j'ai commis une brutalité; oui, je me suis laissé emporter par un mouvement de colère vis-à-vis d'un homme pour lequel je n'ai jamais cessé d'avoir la plus grande sympathie tant pour sa grande compétence en boxe que pour sa loyauté et sa parfaite correction. Je tiens à dire publiquement que je regrette profondément l'acte dont je me suis rendu coupable vis-à-vis du manager de Willie Lewis, Dan Mac Ketrick.

Je me suis mis en colère, car certains bruits susceptibles de me froisser m'avaient été rapportés. Et c'est uniquement la maladresse de la personne qui annonçait le film qui avait donné lieu à ces racontars. Dan est emporté, je ne suis pas patient. Ce qui devait arriver arriva : le geste est plus rapide que la parole! Et je dois ajouter que j'aurais bien donné tout ce que je possède pour rattraper ce geste malencontreux. Je tenais à faire mon *meâ culpâ*. Je ne pouvais trouver meilleure tribune que les colonnes de la *Vie au Grand Air*. Et je remercie le grand hebdomadaire sportif de m'avoir permis de dire au public parisien que je ne suis pas la brute que certains reporters sans conscience auraient bien voulu faire croire. Je renouvelle mes excuses à Dan Mac Ketrick et j'espère qu'il voudra bien oublier mon mouvement d'humeur pour ne se souvenir que de la bonne amitié qui nous unissait auparavant. D'ailleurs, qu'il se rappelle que, le soir fatal, il accomplissait une bonne œuvre. C'était, en effet, au cours de la soirée qu'il avait organisée avec Willie Lewis au bénéfice des sinistrés : puisqu'il faisait le bien, qu'il le fasse jusqu'au bout et qu'il ne me refuse pas la main que je lui tends loyalement.

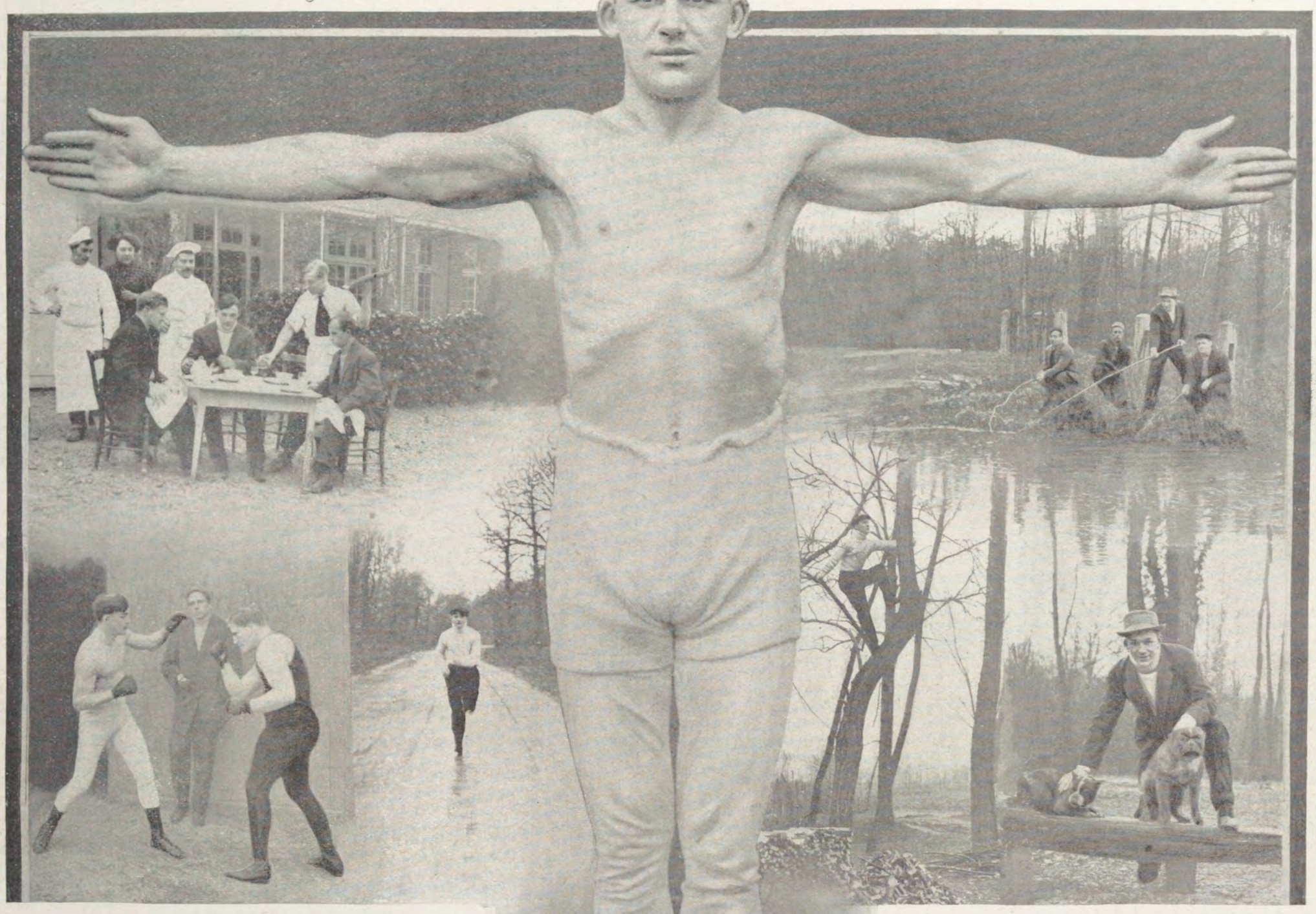
D'ailleurs, de toutes façons, le combat que je livrerai ce soir à son poulain Willie Lewis n'aura rien à voir avec cet incident. Je combattrai comme j'ai l'habitude de le faire en ne cherchant qu'à triompher et le plus vite possible. J'espère gagner, je suis presque sûr d'y parvenir. J'ai déjà rencontré Willie dans un match sans décision de six rounds. Cinq fois je le projetai à terre, croyant en avoir fini définitivement et l'avoir envoyé au pays des songes, mais chaque fois il se relevait et pourtant je l'avais bien touché. Ce soir, je pense le vaincre par knock-out, mais je dois avouer que cet excellent boxeur, est des plus difficiles à abattre à ses pieds. Lorsqu'il s'est entraîné sérieusement, je n'en connais pas beaucoup qui pourraient le knock-outer.

"Billy" Papke.

L'AMITIÉ CHEZ LES BOXEURS

par WILLIE LEWIS

Willie Lewis explique que la boxe n'exige pas une animosité réciproque de la part des adversaires et que les combats entre amis intimes sont souvent les plus acharnés



Willie Lewis s'entraîne à Vernon.

Pour fuir les tentations de Paris, Willie Lewis est allé s'entraîner à Vernon dans les bois de Vernouillet, à l'hôtel Puissant. Là, il travaille assidument en compagnie de Charley Hitte et de Bert Keyes, sous l'œil attentif de Dan Mac Ketrick. Pour passer ses loisirs il pêche à la ligne, dresse des chiens, grimpe dans les arbres, non sans oublier la course à pied et les repas abondants pris en plein air.

Le public français a le tort de s'imaginer que pour passer une heure ou plus à se donner des coups de poings, il faut que les adversaires s'en veuillent mortellement. Il suppose (certains journalistes incompétents le lui font croire) que si deux boxeurs qui doivent matcher ensemble, se serrent la main ou boivent même un café de compagnie, la rencontre sera arrangée. Pour un peu il exigerait qu'on amène dans des cages les deux combattants sur le ring. Heureusement, ceux qui émettent cette opinion deviennent de plus en plus rares. Mais il n'est pas sans intérêt de traiter cette question.

Boxer est, en Amérique, un terme qui désigne un commerce, un métier. Je ne nie pas que la boxe soit un sport pour le public, et le plus grand des sports. Mais, pour les combattants, c'est une affaire, une profession purement et simplement.

Aussi bien, la coutume de la poignée de main que se donnent les pugilistes avant de se mettre en garde prouve bien au public qu'ils ne mettent aucune hostilité dans leurs intentions, de même pour le shake-hands qui termine le match.

Voulez-vous un fait? C'était lors de ma rencontre avec Willie Fitzgerald, l'une des plus dures de ma carrière. Nous habitions tous les deux à New-York et nous avions parcouru 3.000 milles pour combattre. Nous avions subi un entraînement très sévère et chaque fois que nous nous rencontrions dans nos randonnées sur la route :

— Je vous battrai! me disait Fitz en riant.

— Non, c'est moi qui vous knock-outerai!

Le soir du combat arriva. Nous devions faire 25 rounds. Le referee déclara le draw. Et ce fut, je le répète, le match le plus sévère et le plus sanglant de ma vie. Peut-être ce soir, avec Papke, changerai-je d'opinion!

Pendant tout le temps, nous nous poursuivîmes autour du ring en nous donnant de furieux coups de poing.

L'affaire se passait à Colma (Californie), dans l'arène de M. Coffroth. Colma est une petite localité située à une heure de chemin de fer de San Francisco. Pendant tout le trajet du retour, nous nous tenions, Fitzgerald et moi, sur la plate-forme arrière du train. Nous souffrions d'un terrible mal de mer, et, pardonnez-moi, nous vomissions sans cesse. C'était le résultat des coups à l'estomac que nous nous étions portés. Nous étions cependant d'excellents amis.

Cet exemple vous prouve que les boxeurs se respectent les uns les autres et qu'ils sont souvent très camarades, quoique rivaux. D'ailleurs, au moment de la poignée de main du début, ils ont l'habitude de se dire :

— Que le meilleur homme gagne!

Je n'ai plus de raisons d'être l'ami de Papke, mais je vous garantis que même si je l'étais le combat de ce soir serait tout aussi dur, tout aussi sévère que si je lui en voulais à mort. Qui gagnera? Je l'ignore, mais dans tous les cas, si le champion du monde des poids moyens me bat, ce ne sera pas sans que je lui aie opposé une résistance désespérée.

Willie Lewis

LE PETIT DICTIONNAIRE SPORTIF

Sous cette rubrique nous voulons avoir avec nos lecteurs, tous les quinze jours, une conversation qui sera en même temps une leçon de choses profitable à tous. Nous insèrerons les questions d'ordre général, à quelque sport qu'elles se rattachent, qu'ils voudront bien nous poser, ainsi que les réponses qui seront faites. Toutes les questions sportives susceptibles d'être traitées en quelques lignes pourront ainsi être examinées, et nous comptons, pour cela, sur l'aimable collaboration de tous nos lecteurs (1). — Nous publierons en outre, cela en dehors de toute publicité, et, est-il besoin de le dire, gratuitement, les renseignements, descriptions et croquis relatifs aux dernières inventions, aux derniers perfectionnements de l'art mécanique susceptibles d'intéresser le chauffeur, le cycliste, l'aviateur, etc.

Réponses aux questions anciennes

QUESTION N° 10.

Disposition du moteur sur les voitures.

La disposition actuelle du moteur de voiture à l'avant de la voiture, adoptée depuis fort longtemps déjà, a sa raison d'être. Hâtons-nous de dire d'ailleurs que cette raison d'être n'est pas absolue, et peut évidemment être discutée.

A l'origine, quand on a disposé le moteur à l'avant, son axe suivant l'axe du châssis, il y avait certainement moins de bonnes raisons pour agir ainsi qu'aujourd'hui.

En effet, les moteurs actuels, polycylindriques pour la plupart, ont une assez grande longueur : longueur augmentée encore par la présence d'un volant extérieur et d'un embrayage. Mettez-les en travers du châssis, et ils ne pourront plus se loger entre les roues avant, ou tout au moins gêneront fortement dans le braquage.

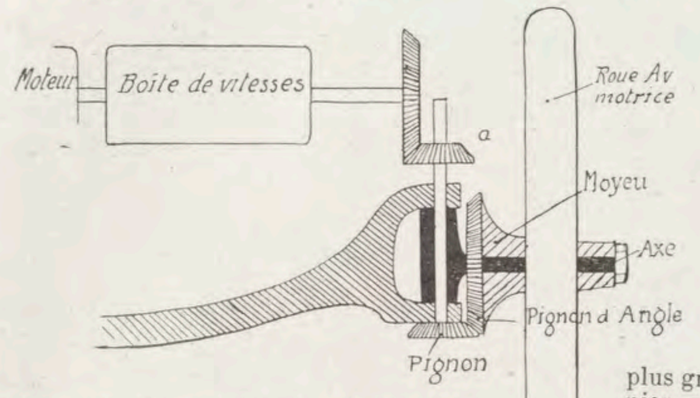


Schéma de transmission à une roue AV. motrice, par deux trains de pignons d'angle.

On ne rencontrerait pas la même difficulté avec le monocylindre, c'est vrai. Mais alors, il faudrait établir les châssis pour monocylindres d'une façon tout à fait différente des châssis pour 4-cylindres.

La transmission ne pourrait en effet se faire que par une longue chaîne de Galle, à moins qu'on ne revienne à la courroie (?)

Il ne saurait évidemment être question de pignons d'angle, puisque c'est justement pour les éviter que M. B. Cholet préconise cette disposition du moteur, et il en faudrait le double...

Quant aux bielles à qui on pourrait penser pour transmettre le mouvement aux roues arrières, leur emploi nous semble bien précaire sur une voiture.

La solution qui vient immédiatement à l'esprit est alors d'employer les roues avant comme roues motrices : c'est ce qu'on a fait dans les avant-trains Latil, par exemple. Mais les efforts se transmettent aux roues par des noix de cardan travaillant parfois sous des angles très accusés, et, ici encore, on ne voit pas un progrès bien net.

On pourrait il est vrai, comme dans une auto blindée construite autrefois (par Charron, croyons-nous) pour l'Autriche, auto qui avait ses quatre roues motrices, employer un autre moyen : le moyeu de la roue porte un pignon d'angle qui engrène avec un deuxième, dont l'axe passe précisément par l'axe vertical de pivotement de la roue.

Le rendement ne doit pas être bien fameux. Et puis quelle complication ! Notez qu'il faut que le pignon se puisse coulisser sur son arbre, à cause des mouvements relatifs de l'essieu et du châssis.

On a donc, somme toute, raison de réserver aux voiturettes très légères et aux motocycles cette disposition du moteur, et de conserver à nos voitures l'agencement ordinaire qui permet, avec plus de simplicité, de donner aux lignes du châssis un aspect plus dégagé et plus satisfaisant.

H. PETIT.

(1) Nos lecteurs qui veulent bien nous faire l'honneur d'une communication, sont priés de n'écrire qu'au *recto* de leur papier, cela à cause des nécessités de la composition.

QUESTIONS NOUVELLES

QUESTION N° 11.

Effet du vent sur les ballons dirigeables.

Monsieur,

Lecteur assidu de votre journal, voulez-vous me permettre de poser, aux lecteurs du *Dictionnaire sportif*, la question suivante :

Un dirigeable marche dans le sens du vent à raison de 30 kilomètres à l'heure, d'autre part le vent n'est que de 15 kilomètres à l'heure.

Le vent aide-t-il ou n'aide-t-il pas le dirigeable ?

L. S.,
16, rue des Sts-Pères.

QUESTION N° 12.

Auriez-vous l'obligeance de poser deux questions aux lecteurs-rédacteurs de votre rubrique : *Le Dictionnaire Sportif.* ?

1° Qui a produit le plus grand effort dimanche dernier au Vélodrome d'Hiver : Ellegaard, Brocco ou Léonard ? Ou, en généralisant, qui dépense le plus d'énergie : un sprinter, un stayer derrière tandems ou un stayer derrière moteur ?

2° Quelle est, en degrés, l'inclinaison de la piste du Vélodrome d'Hiver aux virages ?

R. GARRIN. *60, rue Cambronne.*

QUESTION N° 13.

Comment fonctionne le Pari Mutuel ?

...Je vous serais très obligé de me renseigner, par la voie du *Petit Dictionnaire Sportif*, sur cette question :

Comment se fait la répartition des gains sur les chevaux gagnants ou placés d'une course ? Je comprends bien en gros que certains chevaux rapportent plus que d'autres, mais je ne serais pas fâché de connaître complètement la cuisine qui se passe après la fermeture des guichets et avant leur réouverture.

D'autre part, pourquoi un cheval ne rapporte-t-il pas deux fois plus au pesage qu'à la pelouse, chose qui devrait être, puisque la somme mise par le joueur est double ?

Enfin, un dernier renseignement : on m'a affirmé qu'il existait une martingale qui, dans le cas d'une course de trois chevaux, permettrait de gagner sûrement, si aucune retenue n'était faite sur les fonds du Pari Mutuel. Quelqu'un de vos lecteurs connaîtrait-il son existence, et pourrait-il me renseigner là-dessus ? Je lui en serais fort reconnaissant.

UN HABITUÉ DE LA PELOUSE,
Avenue Trudaine, Paris.

QUESTION N° 14.

Panne d'allumage.

Monsieur,

J'ai été victime récemment d'une panne d'allumage, dont je n'ai pas encore aujourd'hui trouvé l'explication. Peut-être, un lecteur de la *Vie au Grand Air* aura eu les mêmes aventures et pourra me renseigner.

La scène se passe sur un quadricycle Peugeot (je précise) muni d'un allumage par piles et bobine, trembleur de Dion à encoche.

Décor : la forêt de Marly, cinq heures du soir.

Je viens de faire dans ma journée environ 200 kilomètres (je revenais de Fécamp à Versailles, avouez que mon quadri marche bien) sans autre arrêt que ceux qui étaient nécessités pour les ravitaillements. Depuis une heure, une petite pluie fine tombait, et j'avais hâte d'arriver, quand, dans la côte entre La Maladrerie et Sainte-James, des ratés commencent à se produire d'une façon intermittente, et deviennent de plus en plus nombreux. Bref, je m'arrête dans la forêt de Marly et me livre aux vérifications habituelles : les piles débitent 8 ampères en court-circuit, le trembleur donne une belle étincelle, et, à la bougie étincelle grêle et blanche. Parfois pas d'étincelle du tout.

Aprés vérification des fils secondaires, de la bougie... ne constatant aucune amélioration, je démonte complètement les piles et les fils, et j'installe le tout sous mes yeux, dans la boîte à outils. Je laisse seulement la bobine à sa place, fixée au cadre. Un léger mieux se produit, et je repars. J'arrive cahin-caha jusque sur la Place-d'Armes, et là, arrêt complet, que j'attribuai au mauvais pavé. Etant tout près de mon garage, je pousse mon instrument à la main et rentre chez moi.

Le lendemain matin, je veux avoir le cœur net, et avant de rien toucher, j'essaie de aire partir le moteur : au premier tour de manivelle le voilà en marche, et depuis, plus un raté ! Et notez que je n'ai *rien*, RIEN touché ni aux fils, ni au trembleur, ni à la bobine : je n'ai pas serré un seul écrou !...

D'où vient ce caprice ? Il ne s'est pas reproduit, mais je m'attends tous les jours à le voir renaître. Que faire alors ? Je compte sur vous ou vos lecteurs pour me le dire.

LOUIS VERBOT, *Versailles.*

CONSEILS D'UN VIEUX ROUTIER

Réparation des tuyauteries.

Les tuyauteries, dans une voiture, sont de plusieurs sortes ; de leur catégorie, dépendra la façon de les réparer éventuellement.

Les unes donnent passage aux gaz : tuyaux d'admission ou d'échappement du moteur, d'acétylène pour les faces, tuyaux flexibles de la trompe. Les autres contiennent des liquides : eau ou essence.

Commençons par celles-ci, dont les avaries sont les plus fréquentes et aussi les plus graves.

Les tubes d'eau peuvent se rompre soit sous l'effet des vibrations (rare) ou à la suite d'une gelée. Le mieux, dans ce cas, est de les réparer en soudant, sur le partie éclatée, une mince lame de laiton.

Mais on peut n'avoir pas de lampe ni de fer à souder.

On prendra alors l'un des moyens suivants :

Une bande de toile enduite de mastic à la céruse (céruse broyée dans de l'huile de lin) obturera parfaitement la fente. On assurera la ligature avec de la ficelle, qui pourra du reste être enlevée au bout de peu de temps, la céruse ayant durci.

Le vulgaire ruban chattertonné peut rendre un service momentané : on s'en servira pour bander l'endroit malade, après l'avoir séché complètement. Une ligature en ficelle recouvrant le chatterton est indispensable : sans elle, la chaleur aurait vite fait de faire couler la matière qui enduit le ruban. Dans tous les cas, cette réparation ne pourra être que provisoire.

Le moyen le plus élégant de réparer un tube est le suivant : on prend un morceau de tuyau en caoutchouc pour raccords, on le fend suivant une génératrice et on l'applique ainsi sur le trou : un collier de serrage maintient le tout.

Les tuyaux d'essence sont plus fragiles et peuvent casser soit dans un raccord, soit en un point quelconque.

Dans le premier cas, on battra tant bien que mal un collet que l'on ajustera dans l'écrou creux. L'étanchéité pourra être obtenue soit au moyen d'étoupe imbibée de *savon noir* (insoluble dans l'essence, mais soluble dans l'alcool carburé) soit avec du plâtre gâché dans de l'eau et maintenu avec une bande de toile.

On ligaturerait de même un tube brisé en son milieu. Mais, dans ce cas, il sera souvent préférable de lui adapter un raccord en caoutchouc, comme un tube à eau. Le caoutchouc est attaqué par l'essence, c'est vrai, mais en le prenant épais, on pourra tout de même rentrer chez soi. Il existe d'ailleurs un genre de tube flexible en matière caoutchouteuse, dite *Durit*, qui résiste parfaitement à l'huile ou à l'essence. Un chauffeur prudent en emportera toujours un morceau dans sa boîte à outils.

Même recette, évidemment, pour les tuyaux d'huile.

Pour les tuyaux d'admission et d'échappement, il suffira, en général, de veiller sur leurs joints.

Pour éviter la rupture des tubes conduisant l'acétylène du générateur aux phares, le mieux est d'employer uniquement du tube de caoutchouc ordinaire, qui convient parfaitement.

Comment connaître la puissance d'un moteur ?

Nous avons eu souvent l'occasion de citer et d'employer la formule Faroux pour la détermination de la puissance d'un moteur :

$$P = N K D^{2.4} L^{0.6}$$

dans laquelle N est le nombre de cylindre, D l'alésage, L la course et K un coefficient caractéristique de la valeur propre du moteur et de son degré de perfectionnement et qui, dans l'état actuel de la construction automobile, peut être pris égal à

0.00000739

La formule est compliquée et son application nécessite l'emploi d'une table de logarithmes.

Aussi, Faroux a-t-il dressé un tableau des puissances du moteur à quatre cylindres pour des alésages allant de 45 à 200 millimètres et pour des courses allant de 85 à 200 millimètres. Ce tableau, à double entrée, permet de trouver immédiatement la puissance d'un moteur dont on connaît les caractéristiques géométriques. On y voit, par exemple, qu'un quatre-cylindres de 80/120 doit donner 19,3 chevaux. Le vôtre donne-t-il moins, c'est une anomalie dont vous devez rechercher la cause.

Un abaque très clair complète le tableau. Il permet de trouver :

1° La puissance d'un moteur dont on donne l'alésage et la course :

2° L'alésage d'un moteur dont on donne la puissance et la course ;

3° La course d'un moteur dont on donne la puissance et l'alésage.

Il est bon de remarquer que quand il s'agit de moteurs de courses ayant subi un truquage intelligent, comme ceux de la Coupe des Voiturettes, par exemple, la puissance indiquée par le tableau et par l'abaque peut être doublée et, parfois même, triplée.

PAMPHILE.

PETITE CORRESPONDANCE

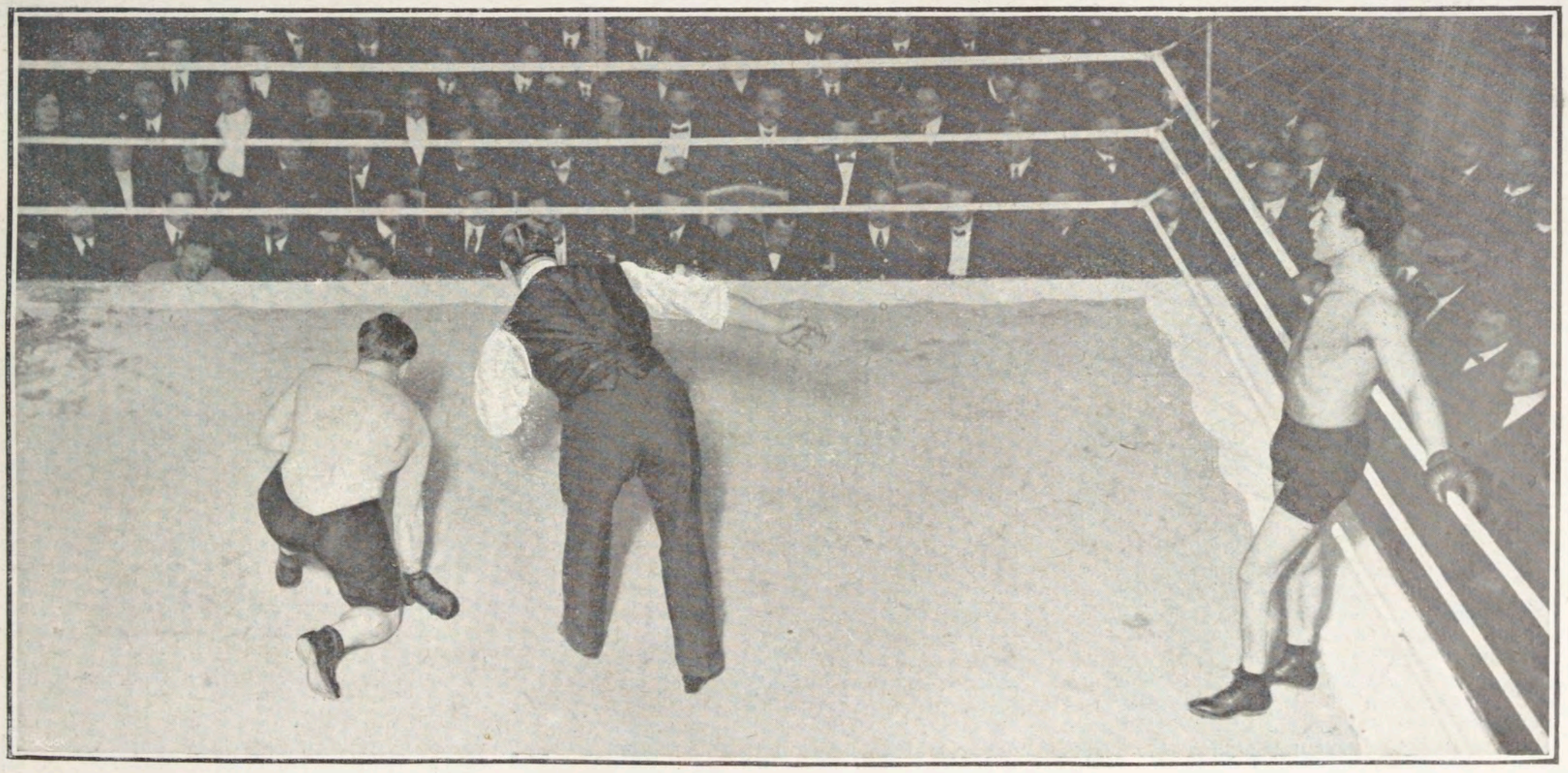
Un vieux rameur. — La question des équipes mixtes est, en effet, très intéressante. Elle est grosse de conséquences pour l'avenir du rowing français. Aussi, la traiterons-nous un jour ou l'autre dans la *Vie au Grand Air.*

LE DOCTEUR DOYEN SE BAT EN DUEL

LE CAPITAINE VAN LANGHENDONCK A GAUCHE; LE DOCTEUR DOYEN A DROITE

A la suite d'une violente altercation, pour des motifs d'ordre privé, entre le docteur Doyen et M. Constant Van Langhendonck, capitaine au 1er régiment de guides à Bruxelles, une rencontre fut décidée. C'est à Nice que le combat se déroula. Dès la première reprise, le capitaine recevait à l'avant-bras droit deux blessures pénétrantes et l'honneur était déclaré satisfait.

HARRY LEWIS DISQUALIFIÉ



L'UN DES KNOCK-DOWN DE CHARLEY HITTE

Le combat disputé au Wonderland entre Harry Lewis et Charley Hitte nous a prouvé, une fois de plus, la merveilleuse qualité du rival de Willie Lewis. Dès le troisième round, le résistant Charley Hitte allait à terre trois fois. Le knock-out n'était qu'une affaire de secondes, lorsque, dans le quatrième round, un coup involontaire porté trop bas faisait disqualifier Harry Lewis par une juste, mais pénible décision de l'arbitre.

LE TOURNOI DE LAWN-

Malgré la coalition étrangère, composée des meilleurs joueurs anglais, américains et allemands, le champion de France, Max Decugis, a remporté un triomphe en s'adjugeant la première place dans le Tournoi

Quelques poses des champions

Nous avons réuni, dans ces deux pages, quelques-unes des poses favorites des joueurs qui prirent part au Tournoi de tennis de Monte-Carlo, dont le triomphateur fut le champion de France, Max Decugis. On dirait la cinématographie complète d'une partie de lawn-tennis : 1. Max Decugis, vainqueur du Tournoi. — 2. Ritchie, deuxième du tournoi, ancien champion d'Angleterre. — 3. G. Gault. — 4 H. Kleinschroth, cham-

Sur les courts de la Condamine, à Monte-Carlo, se sont déroulés, dans la dernière semaine de février, les diverses épreuves du Championnat de tennis de la Principauté de Monaco. Bien que cette année les Wilding, les Doherty, les Alexander n'aient pas consenti à s'aligner, les meilleurs joueurs d'Europe s'étaient tous donné rendez-vous pour disputer le glorieux trophée. Hâtons-nous de dire que ce fut notre valeureux représentant, le champion de France, Max Decugis, qui remporta la victoire avec une aisance qui nous déconcerterait si nous ne connaissions son rare mérite. Parmi les hommes qui se classèrent derrière lui, citons : Ritchie, ancien champion d'Angleterre; les Américains Bostwick et Holmes; Doust; les frères Kleinschroth, champions allemands ; Wallys Myers; Blackwood Price; de Struve, champion russe ; Routledge. La France, outre Max Decugis, était représentée par Fernand Zambaux, Anceau, le baron Saillard, Georges Gault, etc.

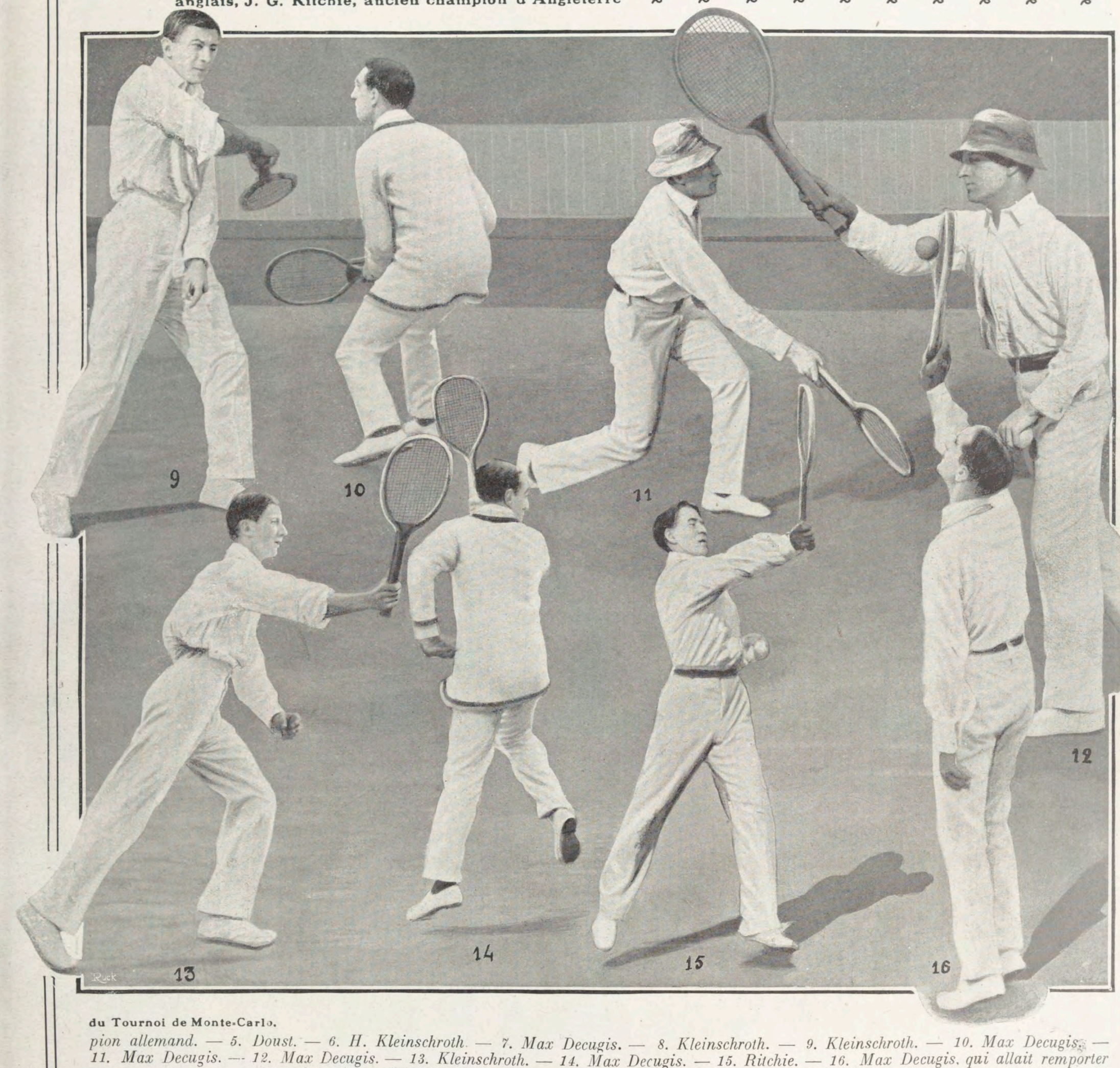
La finale opposait Max Decugis à J. G. Ritchie, c'est dire l'intérêt que présentait ce grand match auprès des connaisseurs. Le résultat obtenu par Max Decugis : 6-3, 6-0, 6-0. fait de notre champion le grand favori des tournois de Nice, Hyères et Cannes qui vont successivement se disputer. Le Français n'aura certes pas perdu sa saison d'hiver et aura montré que, désormais, nous possédons en lui un des premiers tennisseurs du monde.

C'est la première fois qu'un joueur français triomphait, sur la Côte-d'Azur, d'une grande raquette anglaise. Et l'on sait que depuis de longues années, les meilleurs joueurs du monde se rencontrent au tournoi de Monte-Carlo.

La Coupe remportée par Max Decugis devient la propriété du joueur l'ayant gagnée trois années de suite. Jusqu'ici, elle fut l'apanage de M. H. L. Doherty (deux fois), Ritchie, Wilding et Alexander. Il convient de féliciter Max Decugis de l'honneur qu'il vient de faire au lawn-tennis français en inscrivant

TENNIS DE MONTE-CARLO

de tennis de Monte-Carlo — Dans la finale, il a battu avec une grande aisance, le fameux joueur anglais, J. G. Ritchie, ancien champion d'Angleterre



du Tournoi de Monte-Carlo.

pion allemand. — 5. Doust. — 6. H. Kleinschroth. — 7. Max Decugis. — 8. Kleinschroth. — 9. Kleinschroth. — 10. Max Decugis. — 11. Max Decugis. — 12. Max Decugis. — 13. Kleinschroth. — 14. Max Decugis. — 15. Ritchie. — 16. Max Decugis, qui allait remporter un second succès sur Ritchie à Menton, lorsqu'il se tourna la cheville et fut ainsi obligé d'abandonner.

son nom à la suite de ceux des meilleurs joueurs du monde. Peut-être réussira-t-il à s'adjuger définitivement la Coupe. Il le peut, il aurait tort de ne pas vouloir.

Il est regrettable qu'une foulure au pied l'ait empêché de continuer à disputer la finale du tournoi de Menton contre Ritchie.

Les deux joueurs de la finale. Au cours du tournoi de Monte-Carlo, Max Decurgis, champion de France de par sa victoire sur Maurice Germot, et J. G. Ritchie, battu par G. W. Gore, dans la finale du Championnat d'Angleterre, étaient placés l'un en haut, l'autre en bas du tableau de tirage au sort du Championnat.

Nous donnons ci-dessous la liste de leurs victoires respectives dans le tournoi :

MAX DECUGIS.

Bat Routledge par 6-3, 6-1.
Bat Good par 6-0, 6-1.
Bat R. Kleinschroth par 6-3, 6-4.
Bat H. Kleinschroth par 6-4, 6-1.
Bat G. Ritchie par 6-3, 6-0, 6-0.

J. G. RITCHIE.

Bat Soumarokoff par 6-0, 6-0.
Bat Howe par 6-1, 6-3.
Bat Slidell par 6-3, 6-0.
Bat Doust par 6-4, 4-6, 7-5.
Battu par Max Decugis par 3-6, 0-6, 0-6.

De l'ensemble de ces matches, on pourrait conclure que les victoires de Ritchie furent plus impressionnantes que celles de Decugis. Or, si le premier n'eut affaire, à part Doust, qu'à des joueurs d'une valeur relative, Decugis trouva des adversaires très redoutables en la personne des frères Kleinschroth.

De plus, le Français se trouvait en tête du classement du tournoi de Menton lorsqu'il fut victime d'un léger accident. Cet accident le força à abandonner la partie, mais n'est pas dangereux au point de nous faire craindre le forfait de notre valeureux champion dans les autres championnats de la Côte d'Azur.

GAME PLAY.

LA RÉUNION DES S

Le Prix de la Société d'Encouragement (plat, 2.400 m.; 20.000 fr.)

Une très belle lutte s'engageait entre Hérouval, Lieutel et Holbein qui terminaient dans cet ordre, tandis que Jacobi finissait quatrième à deux longueurs. Le Prix de la Société de Sport de France revenait à Bob's Delight.

Le Prix de la Société du Demi-Sang (trot a

La réunion organisée par les Sociétés de courses au profit des sinistrés a remporté le succès le p d'Auteuil pour jouir du spectacle peu banal de courses plates et de trot attelé sur une piste d'obstacl dames, 4.176 pavillon, 45.715 entrées à la pelouse, 31 voitures à 20 francs, 20 à 15 francs. Le parc les dons reçus par la Société, la somme versée à la souscription n

ISTRÉS A AUTEUIL

2.500 mètres, 5.000 francs.)

mplet. Une foule immense de sportsmen s'était donné rendez-vous à l'hippodrome recette s'est élevée à 162.375 francs représentant 3.732 pesage hommes, 2.022 pesage uel a fait 2.751.225 francs et la vente des programmes a produit 15.300 francs. Avec le dépassera 250.000 francs. (Voir l'article page 194.)

Le steeple-chase militaire (4.000 mètres).

Le premier prix de la Société des Steeples, réservé aux officiers, est revenu à Iliade IV, à M. Desormières (M. Argueyrolles) qui battait Lucien de deux longueurs. Saint-Potin a enlevé le Prix de la Société Sportive (course de haies), Sauveur prenait la première place dans le Steeple.

LA GENÈSE DES COURSES AU GALOP (1)

(Suite)

Notre collaborateur termine aujourd'hui la première partie de sa si intéressante étude sur la genèse des courses au galop ⁂ Il la continuera lorsque la saison des courses sera terminée

Le pays n'a ni cours d'eau navigables, ni grands chemins dont l'Arabe puisse tirer parti. Sans le cheval, pas de relations possibles pour lui, pas de commerce, pas de voyages, pas de ces courses aventureuses à travers l'espace qui plaisent tant à ses inclinations amoureuses et à son instinct de rapine. La vie même de pasteur, pour laquelle il est fait, lui devient impraticable.

L'amour du cheval chez l'Arabe est donc lié à son existence, à sa fortune et à ses joies les plus intimes. Sa religion lui fait un devoir de cet amour. Le Coran établit le culte du cheval: il renferme des enseignements sur son élevage et sur les soins qu'il réclame. « Aimez les chevaux, soignez-les, dit Sidi-Aomar, le compagnon du Prophète, ils méritent votre tendresse. Traitez-les comme vos enfants et nourrissez-les comme des amis de la famille ; vêtez-les avec soin. Pour l'amour de Dieu, ne vous négligez pas sur ce point, car vous vous en repentiriez dans cette maison et dans l'autre. » Et l'Arabe s'est fait l'adorateur fanatique du cheval, qui est le palladium de sa nationalité, le génie tutélaire de son toit domestique. De là, une préoccupation constante dont le but était d'améliorer de plus en plus la condition de son généreux et noble compagnon. Accroître la vitesse, accroître la vigueur, assurer la santé du cheval, c'était augmenter la somme des félicités du maître. Les propriétés du climat, l'hygiène furent soumises à une étude attentive, et, par sa sollicitude, son amour, son intelligence, l'Arabe épura même l'œuvre de la création, selon l'expression heureuse de M. de Sourdeval. En Orient, c'est une opinion générale, incontestée, que le cheval de pur sang est le produit de l'éducation et en quelque sorte l'expression de l'amour dont il est l'objet.

La passion du cheval. Les légendes du désert sont pleines de faits qui témoignent de la passion des Arabes pour leurs chevaux. Ecoutez en quels termes ce Wahabite, otage chez Méhemet-Ali, parle de son cheval *Sahm* (flèche) dans *Le Naceri*, traité d'hippologie et d'hippiatrie traduit de l'arabe d'Abou-Bekr-ibn-Bedr, par M. Perron : « Sahm avait l'œil brillant de l'antilope, le pied léger de la gazelle, la gaieté de l'enfant, la soumission de l'esclave, la beauté de la belle Abyssinienne, la robe de soie de la fiancée, la rapidité du vent, l'intelligence de l'homme, le courage du plus intrépide soldat... Sahm était la prunelle de mes yeux... Il ne pouvait mourir que de la foudre : il fut tué par un boulet ! Je te l'aurais peut-être donné, mais te le vendre, mon Sahm, jamais ! Pour vendre un ami pareil il faudrait être fou, maudit ou réduit au désespoir. » Ce culte ardent et profond tout à la fois que l'Arabe voue au cheval enfante des prodiges dont la révélation n'arrive pas toujours à la connaissance de l'Européen, car l'Oriental se souvient le plus souvent qu'il se rendrait coupable en livrant les meilleurs produits de ses belles races chevalines aux ennemis de l'islanisme et aux infidèles qui ne résident pas en pays musulman. Cependant, le Bédouin est un barbare qui n'a guère pour se guider que les ressources de son instinct ; mais le cheval, pour lui, est un sentiment et c'est là que se trouve le secret des merveilleux résultats qu'il a obtenus dans sa production. Il le voit de près, l'observe à toute heure ; son attention, sa sagacité se portent sur des détails futiles en apparence, sur des circonstances infiniment petites qui échapperaient à l'œil d'un compagnon moins intime que lui et dont il apprend à tirer parti, soit pour réaliser un progrès, soit pour conjurer un mal.

Si le cheval arabe, ainsi sélectionné et éduqué, avait été introduit dans une contrée où son nouveau maître l'eût négligé, il aurait infailliblement dégénéré, selon la loi de décroissance qui, pour toute race chevaline, est la conséquence rigoureuse du manque de soins. Mais au contraire, il était importé dans un pays où, à quelque rang de la population que l'on s'adresse, on rencontre la même affection pour le cheval. Non moins aimé qu'au désert, le pur sang arabe, en Angleterre, observé, soigné, élevé selon des principes plus sûrs encore et mieux élucidés, mieux vérifiés par la science, devait devenir comme son aïeul, et plus encore que son aïeul, un pur chef-d'œuvre.

Il peut nous sembler singulier aujourd'hui que, dès le milieu du XVIIIe siècle, les techniciens anglais ne l'aient pas universellement pressenti.

J'ai dit que sous le règne de George II les courses commencent à être envisagées, dans les trois royaumes, comme le moyen le plus efficace d'amélioration de la race chevaline. Comme suite au premier *Calendrier des Courses* d'Angleterre, publié par John Cheney, Reginald Heber en 1751 et John Pond en 1752 font paraître des recueils relatant également les résultats des réunions hippiques, dont le goût se répandait de plus en plus.

A la même époque, en France, la question chevaline n'éveillait aucune attention et on laissait notre production végéter misérablement.

Pourtant, nous avions eu des chevaux distingués au temps où les comtes et les barons de la féodalité s'occupaient eux-mêmes de l'élève du cheval et du soin de leurs propres haras. La supériorité de nos races provenait alors de ce que, pour les régénérer, nos ancêtres se servaient continuellement de chevaux arabes ; ils se les procuraient à l'aide des relations qu'ils avaient avec l'Espagne et de celles qu'ils établirent avec l'Orient par les croisades. Même, sous le règne d'Henry IV, nos exportations restaient au-dessous des demandes de nos voisins d'outre-Manche. On lit dans l'ouvrage de Sir Edward Harwood des lamentations sur la rareté des bons chevaux en Angleterre : « Nous n'en trouverions pas deux mille dans tout le royaume. écrit-il, qui puissent être comparés aux chevaux français. » Mais du jour où la noblesse féodale avait été dispersée, affaiblie, ruinée par Richelieu, la déchéance de nos races avaient commencé. Les mœurs et les habitudes de la société française s'étaient profondément modifiées : la production du cheval avait baissé, car elle cessait d'être confiée à des mains expérimentées et intéressées. A mesure que les grands seigneurs avaient déserté leurs manoirs pour venir s'absorber dans les magnificences de Versailles, cette situation avait empiré de plus en plus. Les importations de chevaux étrangers avaient commencé sous Louis XIII pour satisfaire aux besoins des armées régulières, qui succédaient à celles dont le recrutement était assuré par la redevance de chaque fief en hommes et en chevaux. Elles avaient augmenté rapidement et dans des proportions d'autant plus grandes que les relations de province à province, les nécessités et le goût des voyages, les besoins de l'agriculture et du commerce s'étaient multipliés et que le cheval était devenu le seul agent de transport, remplaçant les bœufs et les mulets dans les attelages. Loin de ne pouvoir répondre comme autrefois à toutes les demandes d'exportation, nous étions devenus chaque année davantage tributaires de l'étranger.

D'autre part, en raison des conditions nouvelles de la vie sociale, le poids dont les chevaux étaient désormais chargés et les résistances qu'ils devaient vaincre sur les routes mal entretenues n'avaient pas tardé à donner à leurs muscles, à leurs nerfs, à leur poitrail et à leurs reins un accroissement d'ampleur lourde et de force qui nuisait aux facultés de la vitesse. Ainsi soumis au rude labeur d'une traction pénible, la parfaite symétrie du cheval arabe avait été troublée : le cheval français était devenu cheval de trait. Nous ne possédâmes plus bientôt que des races locales et dégénérées : nos plaines du Nord donnèrent le cheval charnu qui fut le germe de notre boulonnais ; la Normandie se distingua par des produits à haute taille, à encolure longue et flexible, mais à tempérament lymphatique et mou ; le breton dut aux montagnes d'Arraix, aux effluves salines du littoral, des membres résistants, des muscles fermes, de l'action, mais une grande raideur à la main et des proportions trop raccourcies ; les Ardennes, le Morvan produisirent un cheval semblable au breton ; enfin, le Limousin et les Pyrénées donnèrent une race qui se rapprochait davantage de sa souche orientale et qui, comme la race espagnole, avait une tendance à la souplesse.

Intervention de Colbert. Pour remédier à cette insuffisance de la production de nos provinces et sauvegarder les intérêts de notre agriculture et de notre commerce contre la prépondérance prise sur le marché par les chevaux étrangers, Colbert, posant en principe que les éleveurs ne pouvaient se procurer eux-mêmes les reproducteurs mâles dont ils avaient besoin, ou n'étaient pas capables d'apprécier ceux qu'il fallait employer, avait décidé de faire intervenir l'Etat dans la production chevaline pour la diriger dans le sens le meilleur. Il avait alors créé l'Administration des Haras, avec mission de fournir autant que possible les étalons nécessaires et d'accorder à certains particuliers le droit exclusif d en posséder. Défense absolue était faite aux éleveurs d'en employer d'autres sous peine d'amende et de confiscation.

Telle était la situation de la production chevaline et de l'élevage en France vers le milieu du XVIIIe siècle.

C'est alors qu'au mois de novembre 1754, Lord Pascool paria de couvrir en deux heures les quatorze lieues qui séparent Paris de Fontainebleau : le roi ordonna à la maréchaussée de lever sur la route tous les obstacles susceptibles de causer le moindre embarras ; Lord Pascool partit de Fontainebleau à sept heures du matin et arriva à Paris à huit heures quarante-huit, gagnant ainsi de douze minutes.

Cette gageure fit grand bruit et attira l'attention de la Cour de Versailles sur les luttes des hippodromes anglais. Il faut cependant attendre encore une vingtaine d'années pour voir des courses s'organiser en France. Le 6 novembre 1776 une course fut arrêtée entre *Teucer*, au marquis de Conflans et *Comus*, au comte d'Artois. Teucer, issue de Northumberland par Snip, était âgé de sept ans et portait 127 livres ; Comus, issu d'Otho par Crab, était âgé de six ans et portait 130 livres ; la distance était de quatre milles et le pari de 2.500 fr. : ce fut Teucer qui gagna. Le 10 novembre suivant se disputa une course d'un mille, d'une valeur de 28.750 francs, entre *Barbary*, au comte d'Artois et *Sweet Cadee*, au duc de Chartres. Barbary, issu de Pangloss par Riddle était âgé de cinq ans et portait 120 livres. Il battit d'un *demi-cou* la jument Sweet Cadee, âgée de quatre ans qui portait 109 livres et pour laquelle on avait parié deux contre un.

ISONOMY.

La saison des courses plates venant de reprendre, les exigences de l'actualité m'obligent à interrompre cette série de chroniques que je compte reprendre au lendemain de la clôture des réunions de courses à obstacles dans la région parisienne, en décembre 1910.

PEARY AU POLE NORD

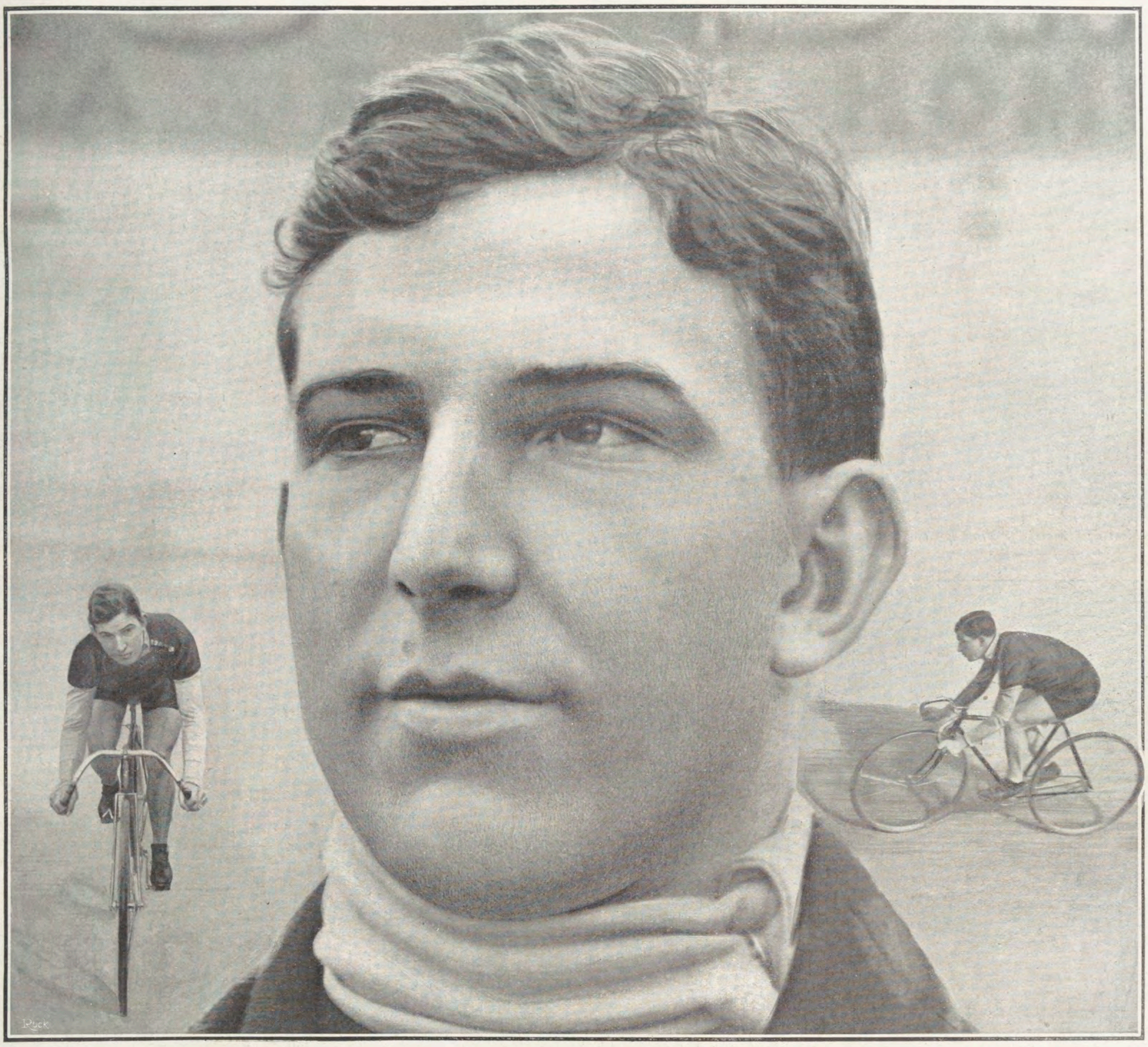
On apprendra sans surprise que le commandant Peary, ayant à choisir un magazine pour présenter au public français la relation officielle de son dernier et glorieux voyage à travers les mystères glacés du Pôle Nord, a donné la préférence à *Je sais tout*. Le numéro du 15 mars de la célèbre revue mondiale contient la première partie du récit sensationnel où le héros arctique a consigné au jour le jour ses étapes et ses impressions.

(1) Voir les nos 592 et suivants.

MA RENTRÉE EN FRANCE

Par JACKY CLARK

L'excellent petit sprinter Américain, Jacky Clark, est revenu parmi nous et compte y rester plusieurs mois.



Jacky Clark.

Le rival de Kramer, le brillant sprinter américain, Clark, vainqueur des Six Jours de Madison-Square avec Rutt, en 1909, insuffisamment entraîné, n'a pu donner ce qu'il pouvait l'autre dimanche. A l'instar des principales étoiles cyclistes, il préfère attendre quelques semaines encore avant de se mettre en forme complètement.

Réellement, il faut croire que la France est le pays rêvé pour le sport, puisque tous les champions s'y précipitent en hâte. Si d'un côté je m'en réjouis, car cela me permet de retrouver à Paris de nombreux amis, que je possède dans les divers sports, d'autre part je le regrette, parce que, de cette façon, je ne parviendrai jamais à apprendre la langue française. Et pourtant je n'ai pas eu à m'en plaindre encore, car toutes les personnes que je rencontre se font un plaisir de me rendre service lorsque je commence à me lamenter de ne connaître que deux ou trois mots de français (jamais ceux dont j'aurais besoin).

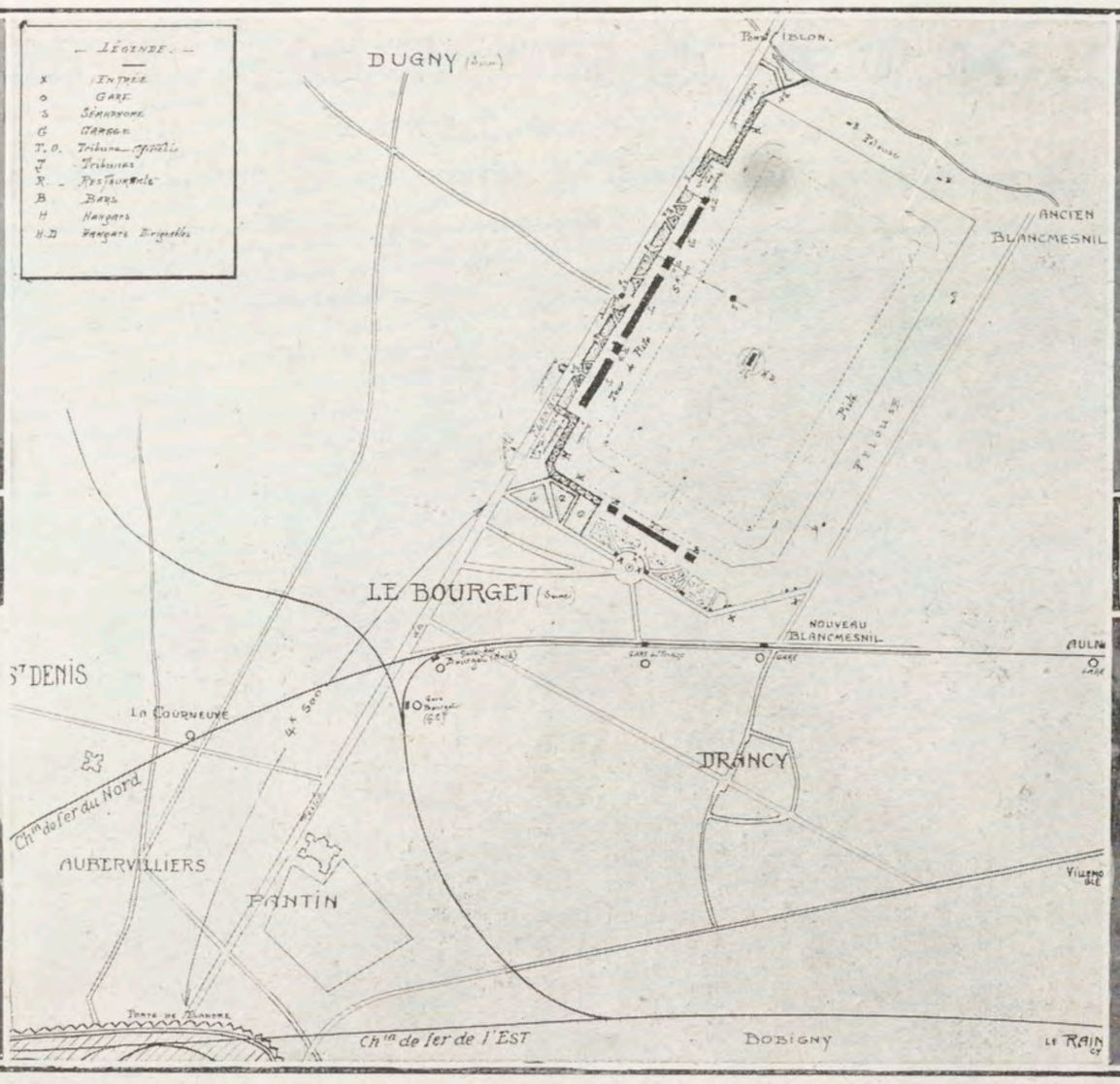
C'est avec mon excellent ami Mac Farland que je suis venu à Paris, et j'espère, tant au Palais des Sports que sur les pistes d'été, montrer au public que je puis être considéré comme un champion. Si je n'y parviens pas, ce ne sera pas faute de travailler. Mais je veux prouver qu'on ne bluffe pas en déclarant que je suis l'égal de Kramer. Ce roi des sprinters me craint et, sans vouloir faire moi-même mon panégyrique, je crois que c'est le plus beau compliment que je puisse m'adresser. Dans le championnat d'Amérique, l'ensemble de nos performances, à lui et à moi, sont assez éloquentes pour prouver que réellement nous ne sommes pas loin l'un de l'autre.

De plus j'ai l'avantage sur mon rival d'avoir inscrit mon nom sur le palmarès de la fameuse épreuve des Six-Jours. Je sais bien que c'est en grande partie à Rutt que je dois ce succès, mais, pour deux sprinters, ce trophée est assez enviable. Je regrette d'ailleurs qu'il n'y ait pas de course semblable à Paris cette année, car je crois que le public parisien aurait pu y apprécier ma qualité plus encore que dans n'importe quelle épreuve de vitesse.

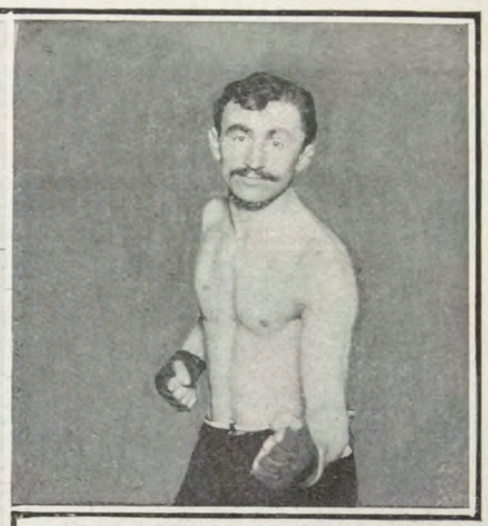
Je remercie tous les spectateurs qui sont venus m'applaudir l'année dernière dans les vélodromes du plein air et cette saison-ci au Palais des Sports. Je ferai en sorte que mes performances futures ne les désillusionnent point et, lorsque je serai mieux entraîné, j'espère arriver à triompher des meilleurs, même de mon vieux rival Kramer, s'il se décide enfin à revenir une nouvelle fois dans le pays le plus aimable du globe, en France.

Jacky Clark.

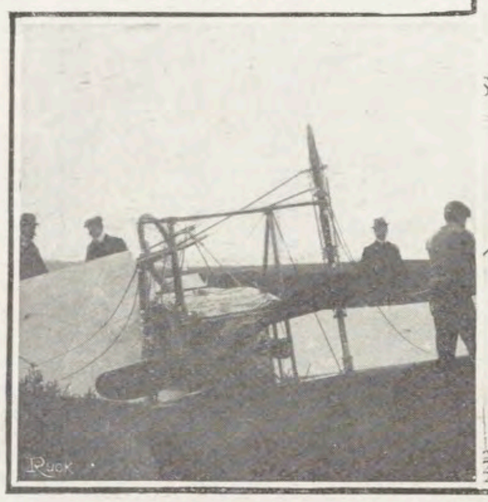
Jézéquel, vainqueur, et Lafue, 2e à une poitrine dans le Croos National de la F. G. S. P. F.



Plan de l'aérodrome de Paris qui s'élèvera sur les communes du Bourget et de Blancmesnil, à 4 kilomètres des fortifications, au milieu d'une vaste plaine.



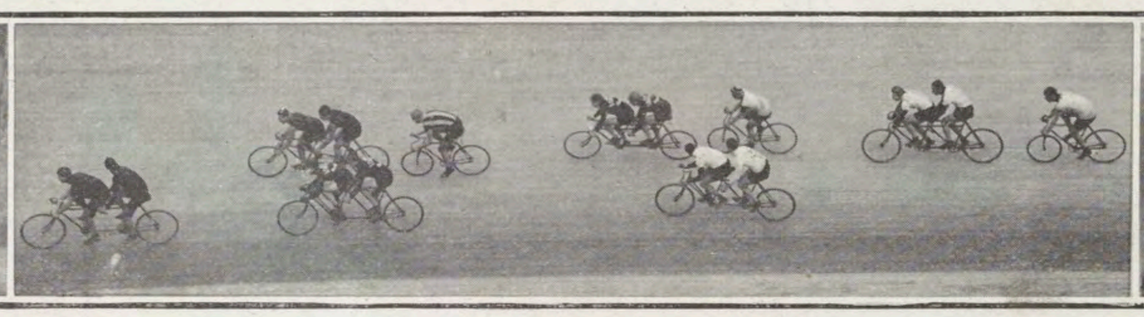
Battling Lacroix qui, à l'Elysée-Montmartre, a été knock-outé par Jack Meekins en un round.



L'accident de l'Anglais Graham White à l'Ecole Blériot, à Pau.

Le Stade bat par 2 buts à 1 le R. C. F. pour la finale du Championnat de Paris.

Le cross de la F. G. S. P. F. gagné par Jézéquel et le Club Sportif de Maisons.

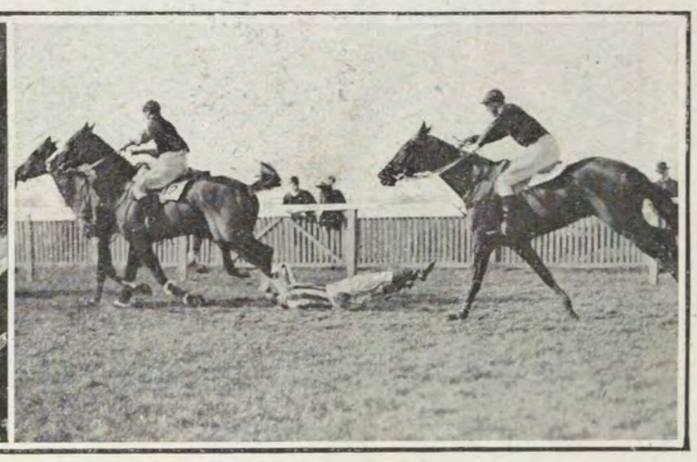


Le Prix Farman, au Vélodrome d'Hiver, remporté par Brocco, devant Berthet et Mac Farland. (Les 50 kil. en 1 h. 1 m. 10 s.).

MM. Rochat et Alinquant au tournoi de la Société d'Escrime de la Belle-Jardinière.

L'Olympique Lillois, la meilleure équipe provinciale d'Association, bat le C. A. de Paris par 2 buts à 1.

Le banquet de l'A. J. S., présidé par M. Albert Sarraut, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre.



Le grand Steeple militaire disputé à Sandown-Park, la plus grande épreuve anglaise de ce genre.

Principaux Résultats sportifs du 9 au 13 Mars

AÉRONAUTIQUE

Mercredi 9 Mars. — Monte-Carlo. — Rougier vole à 1 000 mètres; il franchit le col de la Turbie et la Tête de Chien.

Jeudi 10 Mars. — Monte-Carlo. — Rougier part du quai de Monaco, vole au-dessus du port de Menton et revient à son point de départ.

ATHLÉTISME

Samedi 12 Mars — Football-Association. — Ipswich: L'équipe anglaise bat l'équipe de France par 20 buts à rien.

Samedi 12 Mars. — Boxe. — Wonderland : Stubert met Perroud, knock-out au huitième round. Charley Hitte est déclaré vainqueur de Harry Lewis, disqualifié.

Dimanche 13 Mars. — Cross-Country. — Nice : Le Championnat militaire de cross-country est gagné par Bouin; 2. Frémont; 3. Terris.

Dimanche 13 Mars. — Escrime. — Monaco : L'équipe française (J. J. Renaud, Duquet, Gaudin) enlève la Coupe internationale Albert Gautier.

Dimanche 13 Mars. — Course à pied. Versailles-Paris gagnée par Neveu; 2. Petit; 3. Cibot.

Dimanche 13 Mars. — Cross-Country. — Bellevue. — Le cross des patronages est gagné par Jézéquel; 2. Lafue; 3. Prudhomme.

Dimanche 13 Mars. — Football-Association. — Saint-Ouen. — Le Stade Français bat le Racing-Club de France par 2 buts à rien et devient champion de Paris 1909-1910.

CYCLISME

Dimanche 13 Mars. — Vélodrome d'Hiver. — *Prix Barden* (10 kilomètres sans entraîneurs) : 1. Martin; 2. Hourlier, à 1/4 de roue; 3. P. Didier. Temps : 14 m. 31 s. — *Prix Henry Farman* (40 kilomètres derrière entraîneurs humains) : 1. Brocco, en 1 h. 1 m. 10 s.; 2. Berthet à un tour; 3. Mac Farland. — *Prix Jules Dubois* (2 manches de 15 et 25 kilomètres) : 1. Huybrechts; 2. Nat Butler.

HIPPISME

Mercredi 9 Mars. — Compiègne. — *Prix de la Société des Steeple-Chases* (handicap 4.500 mètres, 5.000 francs) : 1. Héron, à M. H.-C. Ostheim (R. Sauval); 2. Nansouck; 3. Sérieuse. — P. M. : gag., 12 francs; pl., 6 fr. 50, 6 fr. 50, 10 fr. 50.

Jeudi 10 Mars. — Auteuil. — *Prix Arthur O'Connor* (steeple, 4.200 mètres, 10.000 francs) : 1. Blagueur, à M. Arthur Veil-Picard (Parfrement); 2. Mario; 3. Dame des Prés. — P. M. : gag., 43 francs; pl. 31 fr. 68.

Prix de la Croix-Dauphine (steeple, 3.500 mètres, 5.000 francs) : 1. Primeur III, au comte G. Le Gonidec (A. Carter); 2. Happy Boy. — P. M. : gag., 15 francs.

Vendredi 11 Mars. — Saint-Cloud. — *Prix de Saint-Cloud* (2.000 mètres, 20.000 francs) : 1. Radis Rose, à M. Olry-Rœderer (J. Childs); 2. Reinhart. — P. M. : gag., 179 fr. pl., 29 francs, 13 francs, 14 fr. 50.

Dimanche 13 Mars. — Auteuil. — Réunion de bienfaisance. — *Prix de la Société d'Encouragement* (plat, 2.400 mètres, 20.000 francs) : 1. Hérouval, à M. A. Merle (Stern); 2. Lieutel; 3. Holbein. — P. M. : gag., 53 fr. 50; pl., 20 francs, 18 francs, 55 francs.

Prix de la Société Sportive d'Encouragement (haies, 3.500 mètres, 20.000 francs) : 1. Saint Potin, à M. Champion (R. Sauval; 2. Mulchikoak; 3. Remue Ménage. — P. M : gag., 18 francs; pl., 14 fr 50, 22 fr. 50.

Mes impressions sur le National anglais

Par JACQUES KEYSER

Jacques Keyser, le héros du National-Anglais où il a fini second, raconte sa course

Le départ, sur le champ de courses de Derby.

Vingt-quatre équipes sur vingt-cinq engagées et, au total, 247 coureurs, se présentèrent au départ qui fut donné sur le champ de courses de Derby, par un temps gris et froid.

PARMI toutes celles qui se heurtent un peu dans ma tête, voyage précipité, froid, changement d'habitudes, enfin course et presque victoire, il est une idée très nette qui se dégage de toutes les autres et c'est la seule, je crois que je conserverai de mon expédition Outre-Manche.

Jamais je ne me suis senti si bien en course qu'à Derby.

J'ai disputé déjà pas mal d'épreuves et en ai gagné ma bonne part: les unes difficilement, d'autres sans pousser. Eh bien, jamais, dans toutes mes courses, je ne me suis senti si dispos et si prêt à la lutte que dans le dernier National anglais. Et puis au fond, je m'en voulais un peu à moi-même de ma course de Marseille et je tenais à montrer à ceux qui me croient déjà fini que j'ai encore quelque chose dans les jambes.

De l'aveu même des Anglais, le parcours du cross du Derby n'était pas des plus durs.

Avant la course, je m'étais fait présenter à A.-E. Wood. Ce nom ne vous dit peut-être pas grand'chose actuellement. Mais quand je vous aurai rappelé que l'an dernier cet homme-là finissait devant Bouin dans le Cross des Cinq-Nations, et qu'il y a huit jours il gagnait le championnat des Comtés du Sud, il vous semblera à coup sûr aussi intéressant qu'il me l'était.

Le coup de pistolet!

A 300 yards il y avait un tournant un peu dur et je vous jure que ce fut une belle bataille autour de lui. Je ne vous parlerai pas de mes coéquipiers; je courais pour la place et ne pensais qu'à moi. Je passai cet écueil sans trop d'encombre et me collai à Wood, l'homme était trop plein d'intérêt pour moi pour le laisser filer.

Pendant 3 milles, nous restâmes en gros tas et ce n'est qu'alors que le peloton de tête se forma. Nous étions huit, et moi 6e de ces huit après avoir été lâché un moment. Oh! ce moment ce qu'il me sembla long. C'était après le labouré dans la longue côte où mes compagnons démarrèrent à qui mieux mieux et la tâche me sembla trop dure et j'eus la fâcheuse défaillance. Mais je ne voulus pas lâcher, ces choses-là ne se font qu'à Marseille.

Trois tours avant la fin, c'est-à-dire au moment où nous explorions les alentours de Derby, ils sont paraît-il charmants, j'étais 4e et le tour suivant me vis à la même place. Mais au dernier tour me sentant très frais, relativement, je devins aussi ambitieux et sur une grosse haie je lâchai mes camarades et me trouvai seul, j'étais second. Neaves était devant moi trottant à belle allure. Pourquoi ne l'aurais-je pas lui aussi. Je l'espérais une minute quand patatrac Walbach, Morphy et Scott me rejoignent.

La fin arrive à l'entrée de la piste, je suis 3e avec Morphy, je démarre 400 mètres avant le poteau. Il y a Neaves très loin et Walbach plus près. Je pousse, je pousse, j'entends des cris, je m'arrête, on m'entoure. Je suis second et Walbach désemparé est à 5 m. derrière moi.

Telle est mon histoire!

JACQUES KEYSER.

Les gagnants.

De gauche à droite : F.-C. Neaves (Surrey, A. C.), 1er en 58 m. 38 s.; J. Keyser (M.C.), 2e en 59 m 6 s. 2/5; 3e Walbach (Bolton H.), en 59 m. 9 s.

Neaves passe en tête.

Neaves prit la tête sur la fin du parcours, suivi de Walbach et Keyser.

LES MÉMOIRES DE FITZSIMMONS (1)

Par ROBERT FITZSIMMONS
Ex-champion du monde des poids lourds et des poids moyens.

Robert Fitzsimmons commence aujourd'hui le récit de son premier combat avec James J. Jeffries, combat où il perdit son titre de champion du monde. Jeffries le mettait knock-out au onzième round (9 juin 1899, à Coney-Island)

Si les deux hommes se tiennent, l'arbitre se met entre eux et les sépare. Si un homme tient son adversaire avec les deux mains, celui-ci peut le frapper. En cas de knock-down, le chronométreur du club comptera les secondes. »

George Siler arbitrait. Les seconds de Jeffries étaient: Jack Jeffries, Billy Delaney, Jim Daly et Tommy Ryan; les miens: Jack Everhardt, Jack Hickey, Yank Kenny et Martin Julian.

A la fin de ce round. je faillis m'endormir.

Première reprise. — Je marche directement aux devants de Jeffries. Il essaye de rompre ma garde, mais je jouais trop gros jeu pour ne pas être très circonspect. Je bats en retraite. Jef me suit et me lance un bon coup de gauche. Puis il clinche, pesant de ses cent kilos sur mes épaules et continuant ainsi tout le temps. Comme je le serre de près, il renouvelle le corps à corps, se pendant à mon cou de toutes ses forces et m'étreignant comme un ours.

Je le frappe et je saute de côté. Il tente de rentrer, mais il est trop éloigné. Nous feintons, faisant du travail de jambes : Jeffries tente un léger coup de gauche, mais j'étais hors de sa portée. Je jugeais exactement la distance et me tenais hors de son atteinte. Comme il s'avance, je le frappe à la tête et en même temps le touche durement du droit à l'oreille et au nez. Il continue ses attaques. Je riposte. Le gong retentit.

Seconde reprise. — Dès le signal, je me précipite. Je frappe du gauche. Il adopte alors une position absolument accroupie. Il tente de m'empoigner par le cou et de s'y pendre de toute sa puissance.

L'arbitre nous sépare, et le manège recommence plusieurs fois.

Je lance un terrible coup au visage. Jeffries riposte du droit aux côtes. Je réponds du gauche. Il esquive et renouvelle son attaque au flanc. Il me donne trois coups légers : un à l'estomac, deux à la tête. Je rentre à la mâchoire. Il riposte, puis clinche, employant toute sa force à me soulever et à me pousser dans l'espace. Comme j'étais en train de reprendre mon équilibre, il rentre du droit et m'asseoit par terre. Je me relève comme une balle et l'attaque jusqu'au signal.

Troisième reprise. — Je perds complètement possession de mes moyens et de mon esprit. Je sais que je combats et c'est tout. Je vois seulement devant moi une grosse tête à la chevelure frisée et que je m'imagine être ornée de cornes noires recourbées. Tout le reste est blanc. Jeff me donne un hook du gauche provoquant le premier sang. Le heurt semble me réveiller. Je le poursuis et lui assène une batterie de jabs et de hooks du gauche, suivie d'une série de droits et de gauches, qui, selon les journaux, l'ébranlent fortement. Il riposte toutefois et je réponds des deux poings à la gorge, puis à la face. Et tout le reste du repos, il se contente de rester sur la défensive.

Après le combat, mes seconds me dirent qu'en retournant dans mon coin, à la fin de ce round, je faillis m'endormir et qu'ils s'efforcèrent de me faire revenir à moi en me disant que je matchais. Il paraît que je leur répondis :

— Je ne combats pas. Où voyez-vous que je combats ?

Et depuis ce moment jusqu'à mon knock-out, je n'eus aucune notion de ce qui se passait. Je me souviens seulement qu'à la fin d'une reprise (on m'a dit que c'était la dixième), je voulus aller me coucher pour dormir. Julian répliqua:

— Levez-vous, Bob, voilà la police qui vient arrêter le match. Je me levai et la police, me voyant debout, pensa que tout allait bien et elle n'intervint pas. Au début du onzième round, Martin Julian me poussa dans le ring et je continuai à marcher jusqu'au milieu. Je sentis alors que l'on me frappait au cou et aux épaules. L'instinct, reprenant le dessus, me fit riposter. Finalement, je laissai tomber mes mains à mes côtés, mes yeux se fermèrent, j'étais absolument dans l'autre monde.

Jeffries, m'a-t-on raconté, adopta alors sa position accroupie, rentra du droit et la gauche à la mâchoire.

Je tombai et les dix secondes se passèrent sans que je me fusse relevé. J'avais perdu le championnat et j'étais absolument incapable de dire ce qui s'était passé.

Aussi vais-je vous donner, à partir du quatrième round, le compte-rendu qui parut le lendemain dans le *Munsey's Magazine*, sous la signature du directeur, M. Robert H. Davis:

« Quand le quatrième round commence, Fitzsimmons, qui ne semble pas lui-même. prend cependant l'offensive et lance un swing du droit, mais il calcule mal la distance. Jeffries lui répond par un terrible coup du droit dans les côtes qui ne semble pas l'affecter. Bobby se précipite donnant un terrible coup au même endroit. Il double par un vigoureux cross au menton qui ébranle Jeffries, vraiment solide sur ses jambes puissantes. La punition semble réveiller le Californien et la bataille continue, effroyable. Au coup de gong, les deux hommes se meurtrissent consciencieusement.

« Fitzsimmons a les honneurs du premier coup dans le cinquième round, en frappant durement à l'œil gauche; le sourcil de Jeffries est déchiré sur toute sa longueur. Les deux adversaires saignent abondamment. Jeffries, vraiment adroit, écrase son gauche contre la mâchoire de Fitz et frappe du droit aux côtes.

« Bob reçoit stoïquement la correction et rend à Jeffries la monnaie de sa pièce, quoiqu'il semble absolument hébété. Il ne combat que parce qu'il est une machine à frapper humaine, mais on voit qu'il n'a plus la moindre idée de ce qu'il fait. Il porte un terrible direct du gauche, mais il encaisse au même instant et tombe. Il se relève aussitôt. Les deux hommes échangent de bons coups; ceux de Fitzsimmons plus vigoureux, malgré la différence de poids, font ressembler le souffle du gros chaudronnier au ronflement d'un taureau.

Jeffries paraît avoir besoin de repos au sixième round, mais Fitzsimmons est là et ne lui laisse pas de répit. Il lui abîme de nouveau l'œil blessé. Jeffries riposte au corps sans effet. Bob l'atteint à l'estomac, recevant en retour un mauvais hook derrière l'oreille. Clinch. Fitzsimmons entaille encore l'œil de son antagoniste. Autre corps à corps. L'arbitre Siler est forcé de les séparer. Bobby travaille la figure et le corps, se gardant habilement; dans un troisième clinch, lorsqu'ils se séparent, il assure un bel uppercut à l'estomac de Jeffries. Le round est tout à l'avantage de Fitzsimmons. Pourtant, lorsqu'il retourne dans son coin, il assure à ses seconds qu'il ne sait pas où il est. On est forcé de le lever et de le pousser vers le centre pour le round suivant.

(1) Voir les numéro 589 et suivants.

« Jeffries est vraiment lent à se réchauffer. Bob le poursuit, mais comme un homme ahuri, abruti. Il est indifférent, et, en retour d'un léger coup à la tête de Jeffries, il reçoit un cruel coup dans les côtes. Il essaye de mener la danse. Jeff recommence. Bob lance quelques swings insignifiants.

« Un corps à corps et Fitzsimmons atteint Jeffries à la tête, tandis que celui-ci riposte au corps. A la fin du round qui était encore en sa faveur, Bob porte un puissant direct au cœur du Californien que le gong sauve certainement.

« Dans le huitième round, Fitz débute en donnant du gauche à la tête et atteint Jeffries au cou avec un swing lancé de tout son poids. Riposte de Jeffries à la bouche, Fitz le repousse en arrière d'un uppercut du droit, puis attaque encore. Jeffries répond par un coup à la gorge. Bob travaille son adversaire à la tête, faisant couler le sang à flots. Jeffries se reprend et, comme Fitzsimmons, à un moment, porte la main à son front dans un geste de fou, il en profite pour le pousser dans les cordes. Bob frappe à la tête avec le droit et se sort de ce dangereux pas. Il lui donne un coup terriblement dur à la joue, coup qui fait trébucher Jeffries et lui résonne dans tout le corps. Au lieu de profiter de son avantage, Fitzsimmons ne semble pas penser à s'élancer et à finir son antagoniste.

« Au neuvième round, deux cruels coups au corps sont portés par Jeffries. Mais Fitzsimmons riposte en abîmant davantage l'œil blessé. Jeff endommage le nez de Fitzsimmons et touche du droit au corps, juste au moment où résonne le gong. Pendant le repos, Bob semble avoir une discussion avec ses seconds, qui sont obligés de le pousser dans le ring pour le faire reprendre.

«Jeffries saisit la balle au bond. Il assène une suite de coups vigoureux à son adversaire, le meurtrit au corps, au nez, puis à la mâchoire : Fitzsimmons tombe. Il est complètement hébété. Il saigne abondamment. Seul l'instinct du combat lui permet de continuer.

« Dans le onzième round, enfin, Fitzsimmons se précipite sur Jeffries, le touchant aux côtes, et recevant en retour un swing au cou. Fitz combat hardiment, mais il reçoit un cruel direct au cœur et un vigoureux cross à la bouche. Il reste sur la défensive. Mais Jeffries recommence, porte un coup à la mâchoire et y place son fameux doublé connu sous le nom du « marteau du forgeron ». Fitzsimmons flotte désespérément à droite et à gauche et encaisse encore un cross au menton. Il titube, mais reste encore debout. Jeffries place encore un direct et c'est ce coup qui le rend champion du monde, tandis que pour la première fois de sa carrière de boxeur, Fitzsimmons tombe knock-out. » J'avais 37 ans, Jeffries 24.

CHAPITRE XVI

MA DEUXIÈME DÉFAITE PAR JEFFRIES

Après mon combat avec Jim Jeffries au Club Athlétique de Coney Island, j'étais dépossédé du titre de champion du monde. Je fournis ensuite deux des plus grands matches de ma carrière dans une période de quatorze jours seulement : le 10 août 1900, je mettais Gus Ruhlin knock-out en six rounds à New-York ; le 24, je knock-outais en deux reprises le fameux marin Tom Sharkey, à Coney Island. Ces exploits remarquables, les continuelles discussions qui s'élevaient à propos de l'état dans lequel je me trouvais le soir de ma rencontre avec Jeffries, firent qu'une seconde bataille fut conclue entre le nouveau champion du monde et moi.

Elle se disputa le 25 juillet 1902, à San Francisco.

Pendant cinq semaines, je m'entraînai chez moi à Bensonhurst, avant d'aller à San Francisco. Gus Ruhlin était mon entraîneur. Je quittai Bensonhurst pour Skagg's Springs, lieu très fréquenté l'été par les habitants de San Francisco. J'y continuai ma préparation. Mes seconds étaient Georges Dawson, instructeur au Club Athlétique de Chicago, Jack Seltsener et un gros et redoutable nègre, Hank Griffin.

(A suivre.)

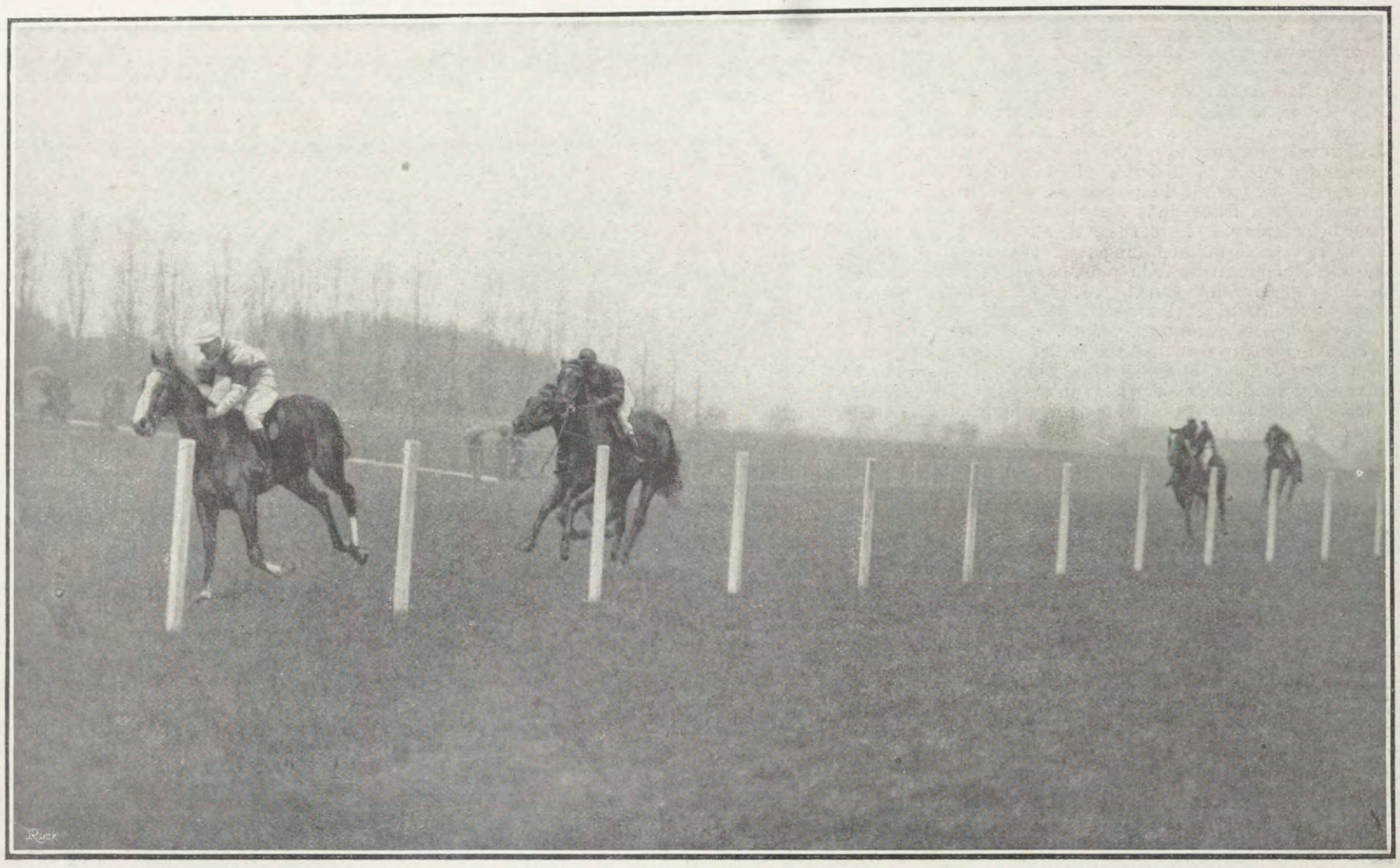
ROBERT FITZSIMMONS.

(Traduction et adaptation par Jacques Mortane)

Je tombai, et les dix secondes se passèrent sans que je me fusse relevé.

LA REPRISE DES COURSES PLATES

C'est à Saint-Cloud que seront disputées cette année les premières épreuves de plat. Elles vont se continuer sur le terrain d'Enghien, à défaut de celui de Maisons-Laffitte inondé



Le Prix du Bas-Meudon (Saint-Cloud, 1.500 mètres, 11 mars).

Gare du Nord, Espoir VI et Oui se sont élancés en tête. Dans les tournants, Condottière se plaçait second, mais ne pouvait empêcher Gare du Nord de l'emporter de trois longueurs. Qui était troisième à une longueur.

La première quinzaine de mars a été parfois languissante, on avait grand besoin d'éléments nouveaux. Les courses plates arrivent fort à propos pour rendre au sport hippique son activité normale.

La saison s'est ouverte par le traditionnel prix de Saint-Cloud, bien en faveur depuis quelques années. Pendant longtemps on n'y a vu figurer que des animaux de second ordre. La liste des gagnants jusqu'en 1906 comprend quelques bons sujets, mais aucun de premier plan. C'était l'époque où les candidats aux épreuves classiques suivaient une filière tracée d'avance. Les amener à point pour le Derby et les maintenir en forme jusqu'au Grand Prix passait pour une besogne délicate, assez difficile à mener à bien. Les candidats aux premières épreuves étaient des concurrents plus ou moins sacrifiés. Avec les entraîneurs américains ces idées se sont bien modifiées et on use aujourd'hui avec beaucoup moins de ménagement des sujets de tête. L'exemple de Prodige, le premier crack qui ait paru dans le prix de Saint-Cloud n'est pas très probant, car le fils de Le Pompon n'avait pas de grands engagements, mais celui de Verdun le gagnant de l'an dernier. Il est entendu désormais qu'amener un cheval en condition suffisante le premier jour et l'avoir à son maximum en juin et même en juillet n'est pas une tâche impossible. Un autre gagnant du Grand Prix, Northeast, avait disputé le prix de Saint-Cloud l'année précédente, et sans succès, d'où l'on peut tirer cette autre conclusion qu'une défaite à cette époque de l'année ne tire guère à conséquence.

C'est là un précédent assez rassurant pour Rheinart, le favori malheureux du dernier prix de Saint-Cloud. Le fils d'Hilarion II est par sa carrière de deux ans, par l'estime où il est tenu dans son écurie, un prétendant sérieux aux épreuves classiques de cette année. Sa victoire de Saint-Cloud, où il ne rencontrait, semblait-il, aucun adversaire de sa classe n'était qu'une question de condition ; et sur ce point son apparence était assez rassurante. Comme tous les animaux que Duke nous a montrés cette année, il était, autant qu'on en peut juger sur la mine, dans un état de préparation très suffisant, plus avancé même que beaucoup d'autres. De déchéance il ne saurait être question, car, tout au contraire, il a beaucoup grandi et très bien profité d'une année à l'autre. L'attente prolongée qu'il a subie au départ, près de vingt minutes, l'a-t-elle énervé et privé d'une partie de ses moyens? A-t-il été un peu incommodé par l'état du terrain, exceptionnellement lourd ? Toujours est-il que dès le début il a paru désorienté par le train, et sévèrement monté, et qu'à l'entrée du tournant il était encore dernier. Mais ce qu'il a fait à partir de ce moment est vraiment tout à son éloge. En quelques foulées il a franchi le peloton, et s'il n'avait été retardé par quelques accrocs, on l'aurait vu dès le début de la ligne droite à la poursuite de Radis Rose. Peut-être le résultat eût-il été, en ce cas, tout différent ? En fait, quand on l'a vu poindre dans la ligne d'arrivée, derrière Radis Rose et Hunyade il était manifestement trop tard. Tout ce qu'il a pu faire a été d'enlever la seconde place à Hunyade. En somme sa défaite très honorable comporte de très valables excuses, et il n'y a aucune raison sérieuse pour lui retirer confiance. Ces réserves n'ont rien d'ailleurs qui puissent diminuer la victoire du gagnant et Radis Rose n'avait pas fait l'an dernier tout ce qu'espérait son entraîneur, qui le tenait en haute estime. Sur le terrain lourd il paraît s'accommoder à merveille, il s'est étendu dans une action légère et extrêmement plaisante rappelant beaucoup celle de sa mère Radiola. Sa victoire, heureuse peut-être à certains égards, n'en atteste pas moins une qualité très certaine.

Arrivons aux vétérans, qui, eux aussi, ont eu leur part. Dimanche, à Auteuil, le prix de la Société d'Encouragement a mis aux prises quelques beaux sujets de second plan, dans des conditions de poids assez heureuses. Lieutel, battu d'une longueur par Hérouval au mois d'octobre dernier, avait cette fois, tout calcul fait du poids pour âge un avantage de quatre livres; et cet écart qui devait à peu près rétablir l'équilibre, l'a rétabli effectivement. Hérouval n'a battu Lieutel que d'une très courte tête, après une lutte des plus sévères. Derrière eux, à trois quarts de longueur s'est trouvé Holbein, qui, lui aussi, a pris une part active à la lutte finale. C'est là pour lui, à quelques livres près, la répétition de sa meilleure forme, celle du prix de Seine-et-Marne de 1908. Jacobi, quatrième à deux longueurs d'Holbein, à trois longueurs d'Hérouval et de Lieutel, est très exactement à sa place si l'on s'en réfère au résultat de leur dernière rencontre en octobre. Il est rare, surtout d'une année à l'autre, de trouver entre divers résultats une concordance aussi parfaite. De tous les concurrents qui se sont présentés dimanche dans le prix de la Société d'Encouragement, un seul, Ripolin, n'a pas fourni la course qu'on attendait de lui. Il est, paraît-il, tombé sur les genoux pendant le parcours. Ce qui semble certain, c'est que le fils de Sangora, avec la forme qu'il avait montrée l'avant-veille contre Latour, eût dû être à l'arrivée. Sa course est trop franchement mauvaise pour être exacte.

Enregistrons, pour finir, le très gros succès obtenu par la réunion d'Auteuil ; c'est une des plus belles que nous ayons vues depuis longtemps. La variété du programme, partagé entre les courses plates et les courses à obstacles, a été très goûtée.

STUART.

Imprimerie de la *Vie au Grand Air*, Paris, H.-L. MOTTI. *Le Gérant :* CAMILLE LECESTRE.